

PARMI LES LOUPS ET LES BANDITS

ATTICUS LISH

PARMI LES LOUPS
ET LES BANDITS

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy

BUCHET • CHASTEL

La traductrice souhaite remercier
Guillaume Tricot et Khaled Osman pour leurs conseils.

Titre original : *Preparation for the next life*
© 2014 by Atticus Lish.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-283-02925-1

*Pour Beth,
dans cette Vie et la Suivante*

PARTIE I

1

Elle arriva par Archer, Bridgeport, Nanuet, travailla à différents points de l'Interstate 95 en jean et veste denim, claquettes de piscine aux pieds, sac en plastique et numéro de téléphone à la main, attendant dans un passage souterrain, le paquet de chips vide depuis longtemps, prise de vertiges.

Ils vinrent la chercher sur l'autoroute près d'un hangar tout blanc, un panneau indiquait un magasin de surplus militaires, il y avait des pneus dans les arbres. Une fourgonnette se rangea, un Roi des singes sur le tableau de bord, et elle monta dans le véhicule. Les hommes la conduisirent à un Motel 8 et l'installèrent dans une chambre avec un litre de soda orange et une demi-douzaine de femmes originaires du Fujian. Elle écouta les camions défiler toute la nuit et la clim ronronner.

Ils lui fournirent une blouse avec un écusson ainsi qu'une visière, l'odeur des particules de graisse incrustée dans le tissu. Tout le monde lui dit faut être rapide parce que patron il surveille. Elles ne parlaient pas les mêmes dialectes, alors elles utilisaient l'anglais. Le premier jour, ses vieilles baskets glissèrent sur de l'huile. Elle fit tomber une commande, les nouilles giclèrent comme des vers, et cette nuit-là elle se tourna côté mur, la mâchoire contractée, clignant des yeux.

Les Américains se garaient devant, leurs pick-up cliquetant au soleil, et entraient d'un pas lent et silencieux, affublés de leurs bandanas et de leurs débardeurs. Ils posaient un coude sur le comptoir et pointaient un gros doigt sur le menu et disaient je vais prendre ça. Les Noirs entraient en tenant ce qu'ils allaient dépenser au creux de la main, les billets en liasse et la monnaie.

J'peux avoir des ailes de poulet avec ça ? C'est quoi que j'peux avoir avec c'que j'ai alors ?

Elle savait dire OK. Quand ils montraient le menu, elle se débrouillait très bien. À Nanuet, ils voulaient le buffet à volonté. Elle comprenait. Il faut plus de ça. OK. Elle savait se dépêcher pour aller chercher quelque chose, travailler parce qu'elle n'avait pas le choix, travailler quatorze heures par jour tous les jours pendant dix, onze jours jusqu'à obtenir une journée pause clope, comme le patron l'appelait, parce que c'était toujours mieux que ramasser les déchets dans les rizières au sud du fleuve.

Au motel, elles laissaient la télé allumée pour travailler leur anglais. Elles se tenaient accroupies sur la moquette, remuaient les lèvres dans la lumière bleue, regardant les allées de supermarchés et les voitures puissantes. Incroyable, disaient-elles. Ce mardi sur Fox. Journée noire en Irak. Elles regardaient des soldats équipés de lunettes protectrices et d'antennes de radio, circulant entre des maisons en pisé dans le désert, un désert comme celui où elle avait vécu.

Chameau, disait-elle en tendant un doigt. Animal, très bon.

Trop dur, répondaient-elles. Pas possible absorber. Esprit comme une planche de bois.

Quelqu'un bâilla.

Il faut entraîner toute la vie.

Le soir, à la sortie du travail, elles traversaient le parking vers le seul véhicule encore garé là, la fourgonnette qui attendait de

les reconduire au motel. Elles apportaient son repas au chauffeur, et il le posait sur le journal ouvert aux pages consacrées aux actualités hongkongaises. Durant le trajet du retour, elle contemplait les vastes pans de nuit qui se succédaient sous ses yeux, les espaces sombres de la forêt, la route couleur ardoise et le ciel. Il portait une chaîne en or, possédait une carte verte et conduisait phares éteints, guettant les flics.

Les femmes arrivaient de Début de Fête, Quatre Réunions, Montagne Reliée et Franchise Admirée. Elle leur expliqua qu'elle venait du sud du fleuve.

Mais tu viens d'ailleurs, répondaient-elles.

Je suis chinoise, comme vous.

On dirait pas.

Au soleil, on voyait que Zou Lei avait les cheveux bruns et pas noirs. Ils ondulaient légèrement. Elle avait le nez un peu busqué et des yeux sibériens.

Notre Chine est un grand pays, disait-elle.

Tu parles avec accent du Nord.

Nord-Ouest.

Elle appartient à une minorité, dit l'une des femmes.

Tu peux m'apprendre ta langue.

C'est inutile. Tu as la Terrasse du Peuple, Courant Paisible, Lac Placide, Méandre vers le Sud, Portail de Coton, Zhangpu, Convergence de la Paix, Shantou, Tranquillité Commune, Proéminence, Samyap, Jungcan, Large Paix, Trois Pays, le dialecte Proche-de-la-Famille-Zhang et une centaine d'autres. Lequel on t'apprend ?

Zou Lei réfléchit un instant. Alors dites-moi comment on dit le paradis est loin là-haut. Elle sourit et désigna le plafond taché. Le paradis est loin là-haut et la Terre est vaste.

Certaines acquiescèrent, quelques-unes sourirent, dévoilant de mauvaises dents. C'est vrai, c'est vrai, reconnurent-elles, et l'une d'elles soupira.

À la place, elle apprit à prendre une commande. Les fortune cookies étaient dans la boîte sous le calendrier de l'année de la Chèvre et le petit autel en plastique. Serviettes, pailles et baguettes étaient disposées sur l'étagère. Tu donnes une fourchette en plastique à tout le monde quoi qu'il arrive. Quand un client entrait, on lui demandait et pour vous, ce sera ? Puis on hurlait la commande vers le fond : poulet-broc, bœuf-broc, bœuf-mange-tout, trois vapeurs, comme ça, efficace.

Personne n'eut besoin de lui apprendre à passer la serpillière, à sortir la poubelle ou à couper les légumes en retirant les parties non comestibles. Ils remarquèrent qu'elle travaillait dur. Elle connaissait déjà la plupart des tâches à effectuer. À croupetons, elle lavait ses vêtements dans la baignoire, les essorait entre ses mains abîmées de campagnarde à la peau violette, et les suspendait à la barre du rideau de douche avec la lessive des autres qui gouttait, le jean à sequins trempé et les personnages de dessins animés délavés.

Au comptoir, elle glissait un morceau de carton au fond d'un sac, agrafait les languettes d'une barquette en polystyrène qu'elle déposait dans le sac sur le carton. Elle empilait ensuite les autres récipients avec un carton entre chaque. Elle agrafait la commande sur le sac qu'elle tendait par-dessus le comptoir à un type mince coiffé d'une casquette de base-ball rouge sur de longs cheveux blonds. Tu prends une commande en plus, dit-il, tu t'améliores vraiment. Je t'ai chronométrée.

Le patron déclara que les femmes avaient besoin de quelqu'un pour superviser leur bien-être, une grande sœur qui lui ferait ensuite son rapport. Il leur demanda de mémoriser une devise – Ce n'est pas une question de temps, c'est une question d'argent – et voulut qu'elles la répètent mille fois par jour aussi vite que possible.

Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-elle.

Ça n'a pas de sens. Sa signification est inconnue.

L'une de ces femmes était déséquilibrée, sujette à des accès de mutisme puis de loghorrée, elle racontait que la police l'avait obligée à avorter dans le Guangxi.

Quand il se mit à faire froid, certaines dormirent ensemble. Elles restaient accroupies devant le radiateur, leurs vêtements suspendus dans la douche, toutes malades, à tousser et cracher dans la poubelle.

À la télé, elle vit des filles surfer, conduire des camions, boxer et courir des marathons sous le soleil. Dès qu'arrivaient les livraisons, elle se précipitait dehors et chargeait les sacs de riz sur son épaule. Les femmes désapprouvaient, disaient de laisser faire les hommes, le cuistot et son cousin. Arrête de lécher les hémorroïdes du patron. Zou Lei leur répondait qu'elle aimait faire travailler ses jambes. La nuit, elle faisait des séries d'abdos, assise. Elle prit un journal dans la camionnette et lut les annonces de petits boulots dans d'autres États.

Elle partit pour Riverhead et y travailla jusqu'à la fin de l'hiver, séjournant dans un hôtel La Quinta avec un groupe de femmes qui parlaient le Trois Lumières et le mandarin des campagnes. Elles se partageaient une plaque chauffante.

L'Amérique est un bon pays, affirma une femme plus âgée. On a traversé l'océan sur un chalutier. La police de la mer nous a attrapés et nous a enfermés sur une île près de San Francisco. J'ai failli mourir pendant la traversée et c'est ça qui m'a sauvée. Ç'a été un coup de chance. Les autres ont été obligés de rentrer au pays, trente personnes, mais pas moi. Mon cousin a fait une demande d'asile. Certaines de ces consœurs ont déjà été déportées une fois. Maintenant elles reviennent, une fois qui devient deux, qui devient trois. Elles vont dans la péninsule du Yucatán, traversent la frontière au niveau de l'Arizona. Maintenant c'est difficile, bien sûr. C'est le désert, pas pour nous autres, les gens du fleuve. Dans mon village, nous parlons l'Herbe d'Eau. Nous sommes à cinquante kilomètres de

Vieux Champ et là-bas, ils ne comprennent pas un mot de ce que nous racontons.

Elle resta une année à Archer et six mois à Riverhead. La saison de la grippe porcine était passée et l'actualité internationale traitait de la guerre contre le terrorisme et des difficultés à obtenir une carte verte. Elle tourna la page et vit une photo en noir et blanc d'un prisonnier nu allongé par terre, un sac sur la tête. Elle tourna une autre page et examina les mots : bâtiment, couturière, restauration, beauté, salaire selon aptitudes.

Elle se rendit à Nanuet et passa une nouvelle blouse à écusson, enfonça une nouvelle visière sur son crâne. Les femmes vivaient dans une caravane posée sur des parpaings eux-mêmes posés sur des aiguilles de pin, et elles étendaient leur linge sur un fil. Durant sa journée pause clope, elle se rendait à pied au centre commercial, traversait l'autoroute en courant, enjambait la glissière centrale et regardait les vitrines de baskets fabriquées en Chine.

Le patron portait un bracelet en jade et conduisait un Astrovan crasseux. Il le fit laver par Zou Lei à l'arrière du bâtiment, là où se trouvaient les rampes de chargement, les bennes à ordures, le grillage et puis les bois. Elle laissa l'eau couler du tuyau, le regard porté au-delà des bennes, et s'imagina courant à travers bois.

L'année suivante, dans un autre État, elle partagea une chambre de motel avec huit femmes qui parlaient de manière codée y compris dans leur propre dialecte. Quand elle leur demanda de quel village elles venaient, l'une d'elles répondit : Cannelier. Les autres se tournèrent vers la femme qui avait parlé et dirent, pourquoi tu racontes des secrets à une étrangère ?

Elles avaient une grande sœur prénommée Sophia qui décidait quand elles pouvaient regarder la télé. Si quelqu'un

frappait à la porte, elles avaient interdiction d'ouvrir, à moins que Sophia ne soit là et ne leur donne l'autorisation.

Dans l'argot rimé de ces femmes, Zou Lei finit par s'apercevoir qu'un voilier représentait l'argent qu'elles faisaient parvenir en Chine. Un cri était un téléphone, un corbeau un clandestin, et Andy la police.

Un homme avec des lunettes de soleil d'aviateur sur le nez ainsi qu'un dragon sur le poignet apparut, leur apporta un paquet de serviettes hygiéniques Stayfree. Le patron adorait la musique, dit-il. Everything I do, I do it for you. Vous connaissez cette chanson ?

Un jour, alors que Sophia n'était pas là, Zou Lei fit entrer la femme de chambre et lui demanda d'où elle venait et en quoi consistait son travail.

Honduras, répondit la femme, une croix tatouée sur la main. Elles avaient à peu près le même âge.

Zou Lei courut à la salle de bains et en ressortit avec les bras chargés des serviettes humides qu'elle jeta dans la poubelle. La jeune fille du Honduras lui sourit et dit gracias.

Et ton job, il fait l'argent ? lui demanda Zou Lei.

Non, pas beaucoup d'argent. Poquito argent. Tu as les papiers ?

Zou Lei répondit : À ton avis. Tu crois ?

Non. Elles rirent.

Maria lui apprit un genre de poignée de main. Zou Lei lui montra l'annonce dans le *Sing Tao* disant qu'on pouvait s'acheter un numéro de sécurité sociale.

En toquant à une porte en fer, elle trouva un travail où durant huit heures par jour, elle mettait des disques d'embrayage dans des cartons, le meilleur salaire qu'elle ait jamais reçu : neuf dollars brut de l'heure. Au déjeuner, elle mangeait du riz et de la dinde dans un Tupperware pendant que les Américains en habits de travail et bandanas faisaient la queue

au camion-cantine. Elle gardait toujours son argent sur elle, dans un sac-banane autour de la taille, avec son téléphone portable, sa fausse carte d'identité, ce qu'elle ne devait pas perdre.

Un jour au milieu de l'automne, elle entra dans une bodega et se fit prendre en sortant.

On se calme. Tu as quelque chose dans les poches ? Un objet coupant ? C'est bon. On se calme. Un Hispanique avec un maillot de football lui leva les bras, regardant au-delà d'elle tandis qu'il lui retournait les poches. Il défit le sac-banane et le tendit à un gars dont le revolver était à moitié dissimulé par son sweat-shirt. Elle venait juste d'encaisser son chèque dans la bodega et elle suivit le sac des yeux. T'as besoin d'un traducteur ? T'as le cœur qui bat fort, je le sens. Cálmate. Tranquilo, OK ? Tu parles espagnol ? T'es quoi, chinita ? Chinoise ?

Pourquoi n'ai-je pas pris la fuite ?

Ils la palpèrent par-dessus ses vêtements et lui prirent son argent, lui mirent des menottes jetables et la firent monter dans une fourgonnette avec un prisonnier salvadorien. Cela prit tout l'après-midi. Hé, la p'tite, t'es timide ? Ils avaient des gens du Fujian, du Cambodge, des hommes du Guatemala. On la conduisit dans une cellule aux parois de verre avec un banc en inox et un sol en ciment et des néons allumés, et toute la nuit, un ballet de filles se succéda jusqu'à ce qu'ils finissent par la transférer. Elle massa les marques laissées par les entraves sur ses poignets.

Une Blanche avec du mascara qui avait coulé sur ses joues dit ces gros bâtarde, y z'ont intérêt à me laisser sortir pour l'anniversaire de mon gamin.

Au milieu de la nuit, ils lui ordonnèrent de sortir. À travers le reflet sur la vitre, elle vit que quelqu'un la regardait, un Américain moustachu. L'interphone était branché. Ouais, toi. Debout. Elle s'exécuta. La porte s'ouvrit. D'un mouvement du

doigt, il lui fit signe d'approcher. Elle quitta la cellule. Les couloirs étaient sombres dans toute la prison et elle ne savait pas ce qu'ils faisaient. Il n'y avait personne en dehors de l'adjoint et au bout du couloir, une silhouette tête baissée qui passait la serpillière avec une curieuse patience pleine d'abnégation, comme si elle n'était pas là, et Zou Lei comprit qu'il s'agissait d'un détenu.

Prends-en un. L'adjoint indiqua un sac de linge rempli d'uniformes orange élimés. Elle dut lui demander où se changer pour qu'il le lui indique. Elle s'enferma dans la salle de bains et, pendant un moment, fut seule avec le lavabo, le miroir, la cuvette en faïence des toilettes, et le carrelage. Sur le bureau de l'homme, une radio diffusait une publicité automobile. Elle retira son jean à la hâte, évita de se regarder dans la glace, enfila la combinaison, découvrit qu'elle était sans manches, remonta la fermeture éclair et se dépêcha de sortir, les bras plus froids que le reste du corps, tendant son jean à l'adjoint comme un cadeau. Il s'en empara.

Alors il lui prit le coude et l'entraîna plus profondément dans le bâtiment, son poids comprimant ses chaussures dans le sol ciré, les talons des claquettes de Zou Lei battant rapidement à ses côtés. Ils tournèrent dans un autre couloir. Elle n'entendait plus la radio. Les lumières étaient éteintes et il se dégageait une odeur animale. Ils parvinrent à une large fenêtre sombre et l'adjoint s'arrêta. Il déverrouilla une porte. De l'autre côté se trouvait une grande salle obscure. Il lui saisit à nouveau le coude et la fit entrer. On aurait dit un terrain de basket dans un gymnase. Elle distinguait tout juste les cellules numérotées de l'autre côté de la dalle en béton. Elle fit volte-face pour demander ce qu'elle était censée faire. Celle-ci. La dix-sept, dit-il et il l'enferma. Elle le sentit partir. Sa couverture dans les bras, elle plissa les yeux, trouva son numéro et avança. Au-dessus d'elle s'élevait un autre étage. Dans sa

minuscule cellule numérotée, derrière une lourde porte en bois recouverte d'une peinture industrielle, elle tâtonna et trouva un socle en fer. C'était une couchette. Elle s'y allongea. Sa vue s'adapta à l'obscurité. Elle vit les graffitis sur les parpaings. Elle se releva pour aller fermer la porte. Il n'y avait pas de loquet. Elle resta étendue, aux aguets, les yeux fermés.

Je tiendrai le coup, dit-elle quand les lumières s'allumèrent et qu'elle vit où elle était – l'objet en acier accroché au mur était une cuvette de toilettes. En Chine, les conditions auraient été pires.

Elle quitta sa cellule et vit les autres sortir en traînant les pieds, obèses, le visage bouffi, hostile, rongé par l'acné, les afros hirsutes, qui s'installaient à la table de pique-nique au centre de la salle, les autres qui grouillaient dans les escaliers, se dirigeaient vers la vitre avant de revenir sur leurs pas. Elles jouaient avec la chevelure les unes des autres. Une jeune black lâcha un pet et dit, z'avez entendu ? Il y avait des femmes issues de communautés rurales avec du sang indien dans les veines et des croix sur les mains qui ne se lâchaient pas d'une semelle. On repérait facilement qui avait été ramassé lors d'une rafle de clandestins. Aucun doute sur qui elle était. Elle restait accroupie dans son coin, comme toutes les immigrées.

L'adjoint apparut et fit entrer une détenue surveillante avec un chariot de nourriture. Tout le monde se leva. Elle se tint à l'écart et laissa les Noires et les Américaines passer devant. Quand elle eut reçu son plateau, elle l'emporta dans sa cellule et mangea son sandwich au fromage et saucisson de Bologne, déterminée à ne pas poser les yeux sur les toilettes.

Elle passa la journée à faire des allers-retours jusqu'à la fenêtre de la grande salle, toujours en longeant les murs et ce jusqu'à extinction des feux.

Elle était là depuis deux ou trois jours quand elle s'aperçut qu'elle ne savait pas trop si c'était plutôt deux jours ou trois. Ça pouvait être l'un comme l'autre, ou plus. Elle essaya de compter les jours, mais pas moyen de les différencier. Il n'y avait pas d'horloge. Elle envisagea brièvement de se faire un calendrier, mais elle n'avait rien pour écrire. Il n'y avait qu'elles, les autres femmes et elle dans la salle bruyante, sale et verrouillée.

Elle essaya de dire à une femme, une Blanche au nez écabouillé, est-ce qu'on regarde la télé ici ?

La télé ? Oh mais bien sûr qu'on a la télé. Elle est à côté du jacuzzi.

En revanche, il y avait un téléphone à pièces près de la fenêtre. On y avait scotché la carte d'un garant avec un numéro gratuit qui commençait en 800. Elle avait vu des femmes l'utiliser. Silvio à l'appareil, dit une voix quand elle eut composé le numéro et que la ligne fut connectée. Elle fit de son mieux pour lui expliquer qui elle était. Il demanda d'où elle appelait et elle ne le savait même pas. OK, pas de souci, il pouvait se renseigner. Si on l'avait ramassée à Bridgeport, ça laissait deux possibilités. Connaissez-vous le chef d'accusation ? Non ? D'après ce qu'elle disait, ça tombait peut-être sous le coup de ce nouveau truc, où quand on entre dans le pays en loucedé, si vous me passez l'expression, on n'a pas la possibilité de sortir en payant une caution. Ça s'appelle le Patriot Act. Il lui répéta le nom de la loi. Oui, elle acquiesça. Je connais.

Est-ce que vous avez quelqu'un qui puisse payer votre caution ?

Non, dit-elle. Dans le pays, c'est juste moi. Mais je travaille pour vous quand je sors, si vous me sortez, s'efforça-t-elle de lui dire. Je suis honnête. Je paye tout. Elle prononça ces mots dans le combiné qu'elle tenait serré dans sa main, la tête à moitié penchée.

Oh, dit-il. Je n'en doute pas. Mais si c'est bien de ça qu'il s'agit, je ne vous serai d'aucune utilité.

Elle écouta.

C'est comme ça.

Il devait raccrocher.

Pour garder le moral, elle reprit ses allées et venues le long du mur et additionna les kilomètres effectués pour se distraire.

Elle se mit à effectuer des fentes avant tous les trois pas en comptant dans sa tête. Elle entendit des hurlements, mais n'imagina pas qu'ils étaient dirigés contre elle. Elle fut surprise quand des femmes quittèrent la table de pique-nique et vinrent la trouver. Elle les contourna. Les femmes la suivirent, de plus en plus bruyantes. À présent, elles hurlaient pour de bon et tout le monde les observait. Elles lui hurlaient de s'arrêter. C'est quoi ton délire, là, tu fais pas ça. J'déconne pas, là. Zou Lei cessa de faire des fentes. Les hurlements cessèrent. On entendit celle qui lui avait hurlé dessus respirer fort.

C'est quoi c'te grosse pute complètement teubé qui fait genre qu'elle sait pas parler, là.

Quelque chose troublait Zou Lei, mais elle repoussa ce trouble de son esprit. Personne ne lui disait rien. Il n'y avait pas d'avocats. Puis une nuit, elle rêva que son père se présentait à la prison, petit, bronzé, anguleux, en uniforme, n'ouvrant pas la bouche. Les Américains qui s'inclinaient devant lui. Il la choisissait entre toutes et l'administration était bien obligée de la laisser partir. Le rêve revint sous une forme altérée dans laquelle il avait commis une terrible erreur en pénétrant dans le centre de détention d'où il était désormais incapable de sortir. Perplexe, elle s'assit sur sa couchette.

Elle regarda une femme qu'on venait de relâcher s'éloigner de l'autre côté de la fenêtre, marchant d'un pas léger un bras tendu derrière un gardien pour rejoindre l'avant du bâtiment

où on lui rendrait ses vêtements avant de la laisser regagner les rues hivernales.

On les mit en rang pour aller consulter une assistante sociale qui lui demanda si elle avait des MST. On lui expliqua en quoi cela consistait. Elle pensait que ça voulait dire sida. Non, répondit-elle.

Êtes-vous enceinte ?

Elle secoua la tête.

Savez-vous quel jour nous sommes ?

Elle secoua la tête.

Nous sommes mardi. Parlez-vous anglais ?

Elle acquiesça, puis secoua la tête.

Êtes-vous affiliée à un gang ?

Elle ne savait pas. Non.

Elle voulut savoir si elle verrait un avocat. Personne ne lui avait dit de quoi on l'accusait ni pourquoi on la gardait en détention. Quand elle essaya de demander quel sort on lui réservait, un gardien lui ordonna de retourner de son côté de la salle.

Les Latinas se faisaient protéger par un gang qu'elles appelaient les Niñas Malas. Et toi t'es quoi ? demandèrent les Blanches aux cheveux filasses. Quelqu'un lança : Al-Qaïda. Moi chinoise, dit Zou Lei. Elle se mouilla les cheveux dans le lavabo et les attacha pour avoir l'air différente.

Elle n'aimait pas faire ses exercices dans sa cellule. Quand elle était seule, son esprit se retournait comme un gant. Elle rêvassait et quand elle revenait, des heures entières s'étaient écoulées. Une fois, son esprit vogua jusqu'à l'usine de disques d'embrayage où elle avait travaillé, et elle vit et entendit les autres travailler, discuter de tout et de rien. Elles disaient, vous vous souvenez de cette fille ? Que lui est-il arrivé ? Elle savait que ces femmes parlaient d'elle. Dans son imagination, c'était

par un jour de ciel bleu et elle sentait l'odeur de l'asphalte, des champs et du camion-cantine.

Des Latinas lui posèrent la question, t'en es ? Yo, meuf, t'en fais partie, là ? Et au lieu de faire la sourde oreille, elle les regarda droit dans les yeux et déclara, moi être avec personne. Elle fit semblant de ne pas les voir, mais elle avait peur. La peur affluait et reflétait comme un signal radio. Lorsqu'elle reflétait, Zou Lei retombait malade. Elle décrocha le téléphone, écouta la sonnerie et raccrocha, regarda par la fenêtre et attendit que quelqu'un passe près d'elle. Cette salle fermée était la cause de sa maladie. Je ne la supporte pas, pensa-t-elle. Les gardiens en uniforme vert venaient faire un tour parmi elles de temps en temps. Parfois, un détenu surveillant passait, affichant une expression particulière sur son visage de mec-qui-porte-un-bouc parce qu'une des femmes sautait de la table de pique-nique et se précipitait vers la vitre pour frapper dessus et lui faire des signes.

À force de solitude, le regard de Zou Lei se remplit de douleur. Lorsqu'elle fermait les paupières, les larmes s'éparpillaient sur ses joues.

Plus tard au cours de cette journée artificielle, elle se tint avec d'autres qui discutaient sur les escaliers, rassemblées autour d'une jeune femme qui martelait ses propos en tapant du poing dans sa main. Zou Lei s'approcha autant que possible et tenta d'écouter. L'oratrice racontait qu'elle avait pris trente ans pour vol à main armée.

C'est lui qu'avait l'arme et j'étais avec lui.

Comme dit Jay-Z, des emmerdes, j'en ai eu quatre-vingt-dix neuf, mais jamais à cause d'une meuf.

C'est clair. Lui il a pris perpète.

Toi être toujours ici ? demanda Zou Lei.

Les autres la regardèrent, puis se tournèrent à nouveau vers la voleuse pour voir ce qu'elle allait répondre.

Si je vais rester ici ? Non, je vais dans la prison d'État.

Au bout d'une minute, la femme, comme agacée par des enfants, descendit des escaliers où elle était assise et s'éloigna des autres. Zou Lei l'approcha et lui demanda ce qu'elle voulait demander depuis quelque temps.

Y vont t'expulser, lui dit la femme. Chais pas. Peut-être qu'y te foutront dans la prison fédérale d'Uncasville.

C'est la réponse que Zou Lei finit par recevoir : personne ne sait ce qui va t'arriver.

Bon, et en gros, elle risquait combien ?

Sans doute autour d'un an. Zou Lei prit un air concentré en entendant ces mots. Une année, et après ? Un an et ensuite, ils décideront quoi faire de toi.

OK, dit-elle. Et ils font quoi à moi ?

C'est le problème. Ils peuvent faire ce qu'ils veulent, à cause de ton statut.

Je peux être toute la vie ici ?

Une bonne partie. Regarde comment ça se passe à Gitmo¹.

Mais ça n'était pas tout, découvrit-elle. Ça n'était que le début. N'importe quel gardien pouvait te prendre par le coude pour une longue promenade vers l'autre bout de la prison. Il pouvait te conduire à une buanderie pleine de détenus surveillants et dire, c'est la nouvelle auxiliaire. Et si j'vous la laissais ? Il pouvait attendre assez longtemps pour que ton sang se glace. Non, j'déconne. T'as fait dans ton froc ? Tu veux vérifier ? Et il te ramenait au quartier des femmes. En chemin, il pouvait dire, j'parie que tu vas être bien sage, maintenant. Il pouvait t'enfermer dans la salle de bains et revenir plus tard. En cas de résistance, il avait le droit de te tomber dessus comme si tu étais un homme, de te tacler, de te frapper la tête

1. Guantanamo.

contre le sol, de t'envoyer des décharges au Taser dans le dos pendant que tu rampais, de te tirer par la jambe pendant que tu hurlais face aux caméras qui filmaient tout en noir et blanc, de t'attacher à La Chaise, de te mettre le sac sur la tête et de t'abandonner là jusqu'à douze heures d'affilée pendant que tu suppliais qu'on te donne à boire. Il pouvait aussi compter les heures comme il voulait. Tu pouvais voir une assistante sociale qui examinerait tes yeux tuméfiés couleur prune et qui dirait, pourquoi vous êtes-vous battue avec le personnel pénitentiaire ? et qui écrirait Comportement asocial sur son formulaire. Ils pouvaient allonger ta détention quelle que soit la durée d'origine de ta peine, quel que soit le moment où on t'avait notifié ta peine et cela afin qu'ils se payent une rasade supplémentaire de ta vie. Il te suffisait de leur donner une occasion. À moins de te comporter d'une certaine façon, ils pouvaient te violer, et même là, ils pouvaient te choper quand ils le voulaient, t'oublier dans la buanderie. Ils le faisaient avec les gamines à moitié indiennes des gangs mexicains. Après, si tu pleurais trop, ils te donnaient de la trazodone. Et encore après, ils te montaient à l'étage, sanglée à un lit pliant, et te laissaient dans un couloir.

Toute personne se trouvant dans cet endroit suite à une rafle de clandestins avait enfreint le Patriot Act. Si on te soupçonnait de terrorisme, alors ça prenait une tout autre tournure. Il existait une cellule à l'étage supérieur dont on ne ressortait jamais. Elle n'avait pas remarqué ?

Les autres lui montrèrent ce qui se passait en haut, dans la cellule dont personne ne sortait jamais. Ils travaillaient à un projet. Il s'agissait d'une femme étendue sur une couchette. Les gardiens nous l'ont donnée. On prend soin d'elle. Tout de suite après le 11 Septembre ils l'ont mise dans une cellule avec, quoi, quinze mecs. Elle faisait partie d'Al-Qaïda pour

de vrai. Je sais pas comment ils arrivaient à bander tellement elle est horrible. Regarde-la. Elle est vieille. Zou Lei regarda la femme. Elle avait du mal à dire si cette dernière respirait encore. On lui dit qu'elle était libanaise, une maman. On avait emmené son mari de New Haven jusqu'en Syrie pour l'interroger. Des excréments séchés sur les murs. Elle avait les pieds noirs, ses cheveux emmêlés et hirsutes qui lui tombaient sur le visage, tirant sur le gris, tirant sur le blanc. Elles lui jetèrent du papier toilette humide. Des tampons usagés. Une jeune black lui hurla dessus. Dégueu. Comment tu pues ta race ! et s'enfuit en gloussant.

La femme ne parlait ni ne bougeait. Les Américaines lui avaient découvert la tête et elle restait allongée les mains crispées sur le visage.

Zou Lei voulait partir.

T'as peur ? lui dit une détenue. Je te comprends.

Dans le Nord-Ouest, elle avait l'habitude de voir des hommes affalés sous les arbrisseaux dans les rues médiévales de la ville où elle avait grandi au milieu du désert, le dôme de la mosquée qui s'élevait au-dessus des maisons en briques d'argile. Les hommes s'allongeaient à même la pierre, à plat ventre contre le bord du trottoir, le visage brûlé par le soleil, la calotte encore sur le crâne, les sandales parfois tombées à quelques centimètres de là. La rue où ils s'installaient montait à la mosquée, et quand Zou Lei était petite, avant de savoir ce qu'était l'héroïne, elle croyait qu'ils avaient voulu se rendre à la mosquée mais, fatigués par la route, s'étaient étendus là pour dormir.

Que Dieu soit avec toi, dit-elle à la femme.

En se retournant pour regarder en contrebas depuis la mosquée, on apercevait l'extrémité de la ville, les dernières pierres du mur, puis les gravillons au sol et le sable rouge et le désert qui partait loin. La terre fuyait les pas des marcheurs et s'ouvrait sur les vastes étendues, sur les sommets enneigés posés sur l'horizon. Le désir de s'élancer vers ces étendues et de voler vers ces montagnes qui ressortaient si nettement dans l'air éclatant était considérable.

Jusqu'à ce que l'appel à la prière du soir retentisse depuis la mosquée, on n'entendait que le vent du désert. Tout était tranquille dans les vergers. Une charrette tirée par un âne passait, cataclap cataclap, un vieil homme au teint cuivré assis à l'avant armé d'un fouet, et à l'arrière, ses filles ou un chargement de melons, de pêches. Dans certains quartiers de la ville, on entendait les coups de marteau des rétameurs, et en descendant à l'ouest des vergers, on trouvait les abris de pierre où rugissait un feu et où un garçon torse nu, une calotte blanche sur le crâne, s'activait sur un soufflet et souriait au passant quand il levait les yeux vers lui, le visage noir de suie.

Sa mère à elle ramassait des pastèques dans le verger le long d'un fossé près d'un tronçon de route à moitié construit. C'était si tranquille qu'on entendait les mouches voler, le bruit

sourd de la pastèque tombant dans la charrette, le grincement de la charrette quand l'âne aux longues oreilles se déplaçait. Les femmes travaillaient en boucles d'oreilles, jupes et foulards à motifs fleuris. À midi, elles priaient sur un tapis. Elles travaillaient lentement dans la chaleur sèche de l'immense désert et leur transpiration s'évaporait aussitôt. Elles se rendaient au robinet près du mur d'argile et buvaient dans une tasse en fer et on les entendait rire ensemble tandis qu'en groupe, elles se désaltéraient.

La ville se trouvait sur une route qui quittait le désert et continuait vers l'ouest. Les camions arrivaient d'Aksou et repartaient avec des peaux de mouton. Elle se rappelait l'odeur des animaux et du crottin et du feu de bois, tout un chacun exposant ce qu'il avait à vendre sur le bord de la route, les sandales en plastique rose que sa maman lui avait achetées, ses pieds sales. Jouer au football sur l'argile derrière la gare routière.

Quand les camions arrivaient, elle se précipitait sur le bas-côté pour voir de qui il s'agissait. Un jour ce serait lui, elle le savait – elle espérait et priait –, lui disait sa mère. Si Dieu le veut. Parfois, il y avait des moutons vivants sur le plateau d'un camion à cabine bleue. Parfois, un soldat ou un Mongol vêtu d'un treillis trouvé au surplus militaire ou d'un pantalon pattes d'eph en loques descendait du véhicule et s'accroupissait dans la semi-pénombre, mangeait des brochettes d'agneau pendant que Zou Lei traînait à proximité pour l'observer.

Tu viens de loin ?

Un homme adulte faisant semblant de ne pas la voir, clignant des yeux. Poussant un grognement, parfois, levant le menton plein de graisse vers le lointain. Secouant la tête. Acquiesçant. Repoussant les mouches ou n'y prêtant pas attention. La lumière du soleil renvoyée par la route, par les

maisons en pisé, les seules constructions humaines, et partout ailleurs, la formidable immensité qui s'élançait vers le ciel.

Le Nord-Ouest était un territoire de tribus de bergers nomades qui ne reconnaissaient pas les frontières entre les nations. Elles faisaient commerce de moutons et de chevaux et parlaient les langues des uns et des autres. Dans les vignobles, elles cultivaient leur raisin. Homme se disait adam. Pomme, alma. Soie, yourte, chameau, et khan se prononçaient de la même façon en ouzbek et en ouïghour. Des Tibétains arrivaient à pied du Quinghai en transportant des couvertures et des objets en argent qu'ils vendaient, coiffés de chapeaux de cow-boy noirs et arborant des dagues dans leurs fourreaux. Ils ne laissaient personne les toucher. Les ancêtres de sa famille côté maternel étaient enterrés en Sibérie.

Ils partageaient les mêmes chants. Les filles formaient une ronde pour les chanter et regardaient par-dessus leur épaule, des pièces de monnaie autour du front.

La réverbération du soleil sur la terre dorée, les monts enneigés – l'Afghanistan visible dans ce ciel étincelant – sans nuage – la musique du shofar – un bleu d'une pureté merveilleuse recouvrait ce coin de la planète. Le dieu de sa mère au-dessus de leur tête, qui poussait les rivières à dévaler les sommets et faisait verdoyer pâturages et vignobles – les chevaux kazakhs en train de paître !

À Yining, l'architecture russe était européenne, avec des colonnes blanches, comme sur un palais français, et puis au-dessus des conifères, on apercevait le dôme flamboyant de la mosquée. Le peuple de sa mère était arrivé des steppes avant qu'elles ne soient collectivisées par les Chinois en provenance de l'Est.

Les Chinois fermèrent la frontière. Ils goudronnèrent la grande route et installèrent des bannières rouges ainsi que

des grands panneaux pour le bien de tous. Dans la province de l'Altaï, ils établirent des plantations de coton. On força les nomades à réduire leur commerce. Désormais, ils étaient paysans, d'après les Chinois qui leur trouvaient du travail comme ramasseurs de coton. Tout était fait pour leur bien. Nous sommes une seule et même famille. Pour prouver que c'était vrai, on donnait cent dollars aux jeunes filles nomades qui divorçaient de leur mari pour épouser un Chinois. Les nouveaux haut-parleurs accrochés aux bâtiments médiévaux des villes du désert annonçaient que ces femmes étaient heureuses. Des cartes de rationnement seront distribuées. Le séparatisme est un grave délit.

Un convoi traversa le désert. En son centre, un énorme camion transportant sur son plateau une section d'un tuyau destiné à un pipeline. Les autres véhicules étaient vert camouflage, remplis de soldats assis à l'arrière. Le convoi roulait vite, produisant une colonne de poussière, et fonça sur un campement sans ralentir. Les gens qui vendaient du pain et de l'eau sur le bord de la route reculèrent. Zou Lei, qui avait cinq ans à l'époque, ouvrit la bouche et dit oh, s'avança pour apercevoir les soldats pendant leur passage rugissant et les observer tandis qu'ils s'éloignaient rapidement, entassés à l'arrière des camions sous leur casque en fer.

Une fille plus âgée accourut et tira Zou Lei à l'écart et la retint jusqu'à ce que le convoi soit passé, et que la poussière soit retombée. Puis elle la prit par la main et la conduisit dans une des demeures en pisé dont le toit se constituait de bois mort et gris trouvé dans le désert.

Elle jouait trop près de la route, alors je l'ai grondée. Un gros camion arrivait.

J'ai entendu, dit la mère de Zou Lei. Elle se tenait près d'une table dans l'entrée, à moitié au soleil, en train de préparer des

lagman. Le soleil coupait la table en deux. Sa mère pétrissait la pâte des nouilles, l'humidifiait avec l'eau d'une cuvette en plastique bleu.

C'était le plus gros camion que j'aie jamais vu. Et elle voulait se faire écraser.

Comment ?

Elle voulait monter dessus. Elle courait et si je ne l'avais pas attrapée, elle aurait foncé dessus.

La mère scruta sa fille.

Qu'est-ce que tu as fait ? demanda-t-elle à Zou Lei. À l'autre gamine, elle dit, tu lui as donné une fessée ?

Je lui ai donné une tape sur la jambe.

Donne-lui en une autre maintenant pendant que je regarde. Pas sur l'oreille, juste sur la jambe.

La fille frappa Zou Lei sur la jambe de son pantalon orange délavé.

Tu dois y mettre plus de caractère que ça. Avec elle, ça ne sert à rien, sinon.

La fille frappa Zou Lei plus fort sur les fesses et Zou Lei fut projetée deux pas en avant et se protégea avec les mains.

Ne recommence pas ! dit la petite fille.

Écoute-la bien ! dit sa mère.

Je lui ai dit que son père était parti sur la steppe avec l'armée. Il n'est pas dans le camion. S'il était dedans, il en descendrait. Même s'il travaillait, il demanderait à l'officier un congé pour voir sa famille. Et s'il ne pouvait pas l'avoir, il lui ferait au moins signe pour qu'elle le voie. L'armée lui autoriserait au moins ça, un signe.

Sa mère s'humecta les mains et fit une cordelette avec la pâte.

Va jouer avec elle, d'accord ? Ou chante quelque chose. Tu connais des chansons ?

Je ne sais pas chanter, mais je peux danser, répondit la petite.

Elle effectua des mouvements avec les mains, le bout des doigts joints, fit pivoter ses poignets, onduler ses mains.

C'est tout ce que je sais faire.

Elle tenta de l'apprendre à Zou Lei qui ne voulait rien apprendre.

Fais comme si j'étais un loup, dit Zou Lei.

Durant l'après-midi, après le départ de la petite fille, alors que sa mère se reposait sur les tapis et que bouillaient les nouilles – il ne restait plus qu'elles deux dans la demeure –, Zou Lei rampa vers elle et joua avec ses cheveux. Sa mère chassait les mouches. Pendant un moment, elles jouèrent à des jeux inventés dans lesquels elles se tenaient les mains et sa mère disait, où est le pain, et le sel ? Dans les montagnes. Dans la rivière. Dans les prés avec les chevaux.

La lumière virait à l'orange doré et la chaleur retombait. Un autre camion cahota difficilement sur la route et elles l'écoutèrent passer. Sa mère sortit les nouilles pour qu'elles refroidissent avant qu'elles les mangent avec un poivron vert et un oignon.

L'obscurité les recouvrit et dans les interstices laissés par les branches du toit, elles voyaient le ciel. Dans l'entrée, le soleil qui se couchait sur les montagnes envoyait ses rayons en ligne droite jusqu'à leurs yeux, sautant de crête en crête à travers la vaste cuvette du désert remplie d'ombres bleues.

Tout ce que nous avons quand je ramassais du coton, c'était de la soupe, lui raconta sa mère. C'était avant ta naissance. Tu étais encore dans la bourse de coton de ton père. Il m'a demandé si je te voulais. J'ai dit oui et il m'a fait don de toi. Tiens, mords là-dedans – sa mère avait ramassé des pêches sur le bord de la route –, on va la nettoyer. N'avale pas de sable. Assieds-toi là. Il rentrera bientôt à la maison, si Dieu le veut. Maintenant je vais te raconter une belle histoire. Laisse-moi

te raconter pourquoi nous devrions être heureuses. Tu veux que je te raconte ? Alors écoute.

Tu savais qu'il existe un lieu plus merveilleux que tous les autres ? Très bien, je vais t'en parler. D'abord, il est situé tout là-bas, par-delà tous les bandits et les loups. Loin, très loin, à au moins trois mois à cheval. Les autorités n'en parlent pas parce qu'elles veulent le garder pour elles. Mais les gens savent qu'il existe. Et tu sais quoi, là-bas, tout le monde est joyeux. Forcément, puisque les habitants passent leur vie à faire la fête et à chanter. Ils ne manquent de rien. Ils ont tout ce dont ils ont besoin. Ils ont tous des chaussures, des vêtements et une jolie calotte. C'est un lieu béni de Dieu au fond d'une vallée verdoyante protégée par les montagnes et les rivières. Le bétail a de quoi paître, les raisins poussent sur les vignes et, l'été, les gens montent à cheval jusqu'à la forêt de mélèzes où il fait frais. Ils chassent autant qu'ils veulent et ensuite, ils redescendent là où le soleil brille sur l'herbe verte. Il te suffit de tendre les mains pour qu'elles se remplissent de mûres. L'air résonne de la douce musique des pinsons perchés dans les arbres. Tout le monde mange du yaourt, de la crème, du lait, du pain et de la viande – autant qu'ils le désirent. Le feu chante et la graisse rissole et les couvercles tombent des marmites. Là-bas, il n'est pas rare de s'offrir une chèvre rôtie entière. Il n'y a pas besoin d'être riche. Si quelqu'un veut quelque chose, il l'obtiendra. Il n'a qu'à dire, j'ai envie de pain ! et le pain surgit aussitôt du four. C'est comme ça qu'on se nourrit, là-bas.

Les femmes sont aussi belles que le soleil et la lune, ainsi que le dit le proverbe – des joues rouges comme des pommes et un front blanc comme le lait. Bras dessus bras dessous, sœur et cousine, elles vont cueillir des fleurs pendant que les hommes les observent, pleins de désir, attentifs à leur rire de rossignol. Les hommes ne peuvent s'empêcher de chanter pour elles, de

leur faire la cour. Une jeune fille n'aura qu'à jeter son peigne à terre et ils seront vingt à se battre pour le lui ramasser. Si elle bâille, les hommes lui feront de l'ombre et invoqueront le vent par ces mots pour la rafraîchir : par ici, la brise, souffle ! Tout cela est bien beau, mais qui va éplucher les pommes de terre pour le repas de ma mère pendant que je reste allongée là ? dit-elle, et les hommes se bousculeront pour lui éplucher ses pommes de terre.

Pendant que les uns et les autres mangent, prennent du bon temps, on joue aussi de la musique, on danse et chante dans la réjouissance générale. Tout au long de la journée, les hommes organisent des courses à cheval, à pied, et des tournois de lutte. N'importe lequel de ces hommes pourrait passer pour un prince tant par l'allure que par le courage. Ils vont et viennent au galop sur la steppe, filent chacun leur tour dans un fracas tonitruant, et pour chacun, les gens se lèvent et lancent des hourras d'une seule et même voix. La steppe retentit d'encouragements. Il faut imaginer cette clameur formidable qui jaillit de milliers d'entre nous d'un coup, son écho retentissant dans le monde entier. Il fait fleurir les coquelicots jaunes et rouges partout sur les flancs verts des montagnes, les rivières en fondent d'admiration et se déversent des sommets enneigés.

Si un fonctionnaire exige un impôt, on lui répond, la semaine prochaine ! et, notant la réponse dans son registre, il le croira. S'il ne le croit pas, la personne s'arrachera un cheveu et dira, vous n'aurez même pas ça ! et le fonctionnaire s'en ira en sachant qu'il a trouvé quelqu'un à qui parler. Les portes des prisons sont grandes ouvertes et les prisonniers en sortent en chantant, pleins de reconnaissance avant de retrouver leur famille.

La mère de Zou Lei lui toucha le visage dans le noir.

Tu es réveillée ?

Elle l'était. Elle apercevait les étoiles à travers le toit mais sa mère et elle ne se voyaient pas. La nuit, les tapis, la surface même sur laquelle elles reposaient, disparaissaient. Il était facile de s'imaginer au-dessus d'un précipice et il n'était pas sage de se mouvoir avant le lever du soleil qui rapportait la Terre avec lui. La nuit, Zou Lei se réveillait et croyait que la maison était vide, puis elle entendait un bruit et un ruban de ciel nocturne apparaissait, et sa mère revenait à l'intérieur après être sortie pour aller au bord de la route, pensant qu'un camion s'était arrêté.

Elle raconta à Zou Lei l'histoire d'une petite fille dont le père, enlevé par une sorcière, ne pouvait être retrouvé qu'en effectuant un grand voyage vers l'ouest. La mère de Zou Lei s'agitait, parlait avec les mains pour décrire le nez long comme une saucisse de la sorcière. Dehors, une tempête de sable rendait les ténèbres nuageuses. Le matin, il leur fallut balayer le tapis, épousseter le sable de leurs cheveux, descendre au point d'eau et se laver les pieds avant de prier sur le tapis, les mains sur le visage, sa mère les yeux fermés, remuant les lèvres.

Sa mère lui raconta que Petite Maligne prit sept graines de mûre, une graine pour vivre dans chacun des sept déserts qu'elle devait traverser. Dans le noir, Zou Lei voyait les collines de rocailles, les gorges et les grottes, des lieux semblables à la lune, la rivière asséchée, la brousse à l'infini, le désert doré. Les bandits se prirent d'affection pour elle. Il y avait un désert de verre et un autre de fer, gesticulait sa mère. Petite Maligne usa ses semelles jusqu'à la corde. Un périple de sept ans. Il ne lui restait plus de graines, plus d'eau dans son outre. Le désert de fer lui déchira la plante des pieds jusqu'à faire couler le sang frais qui se mettait à bouillir avant de s'évaporer sur le fer brûlant. Mais elle poursuivit sa route sans se départir de sa foi en Dieu et jusqu'à ce que le soleil la rende aveugle. Tandis que la mort approchait, elle tendit la peau de son outre sur

ses genoux pour faire un tambour et se mit à psalmodier : Je suis un fantôme désormais. Elle frappa sur son tambour sept jours durant. Un oiseau apparut dans le bleu si bleu du ciel et projeta son ombre sur elle. Aussi longtemps qu'elle chanta, il vola en sa compagnie, courant à travers les steppes sur ses pattes de loup. Ils arrivèrent à une rivière bleue et pure dans laquelle elle plongea et quand elle en ressortit elle avait recouvré la vue et regardait la vallée de Fergana.

Son père rentra à la maison – personne ne le vit arriver –, elles entendirent sa voix à la porte et il était là – ce qui ne semblait pas irréel. Il la souleva et la serra dans ses bras. Maman lâcha son panier. Oh, mon Dieu ! Elle l'attira à l'intérieur. Il sentait l'essence. Je vais cuisiner pour toi. Merci à Dieu ! Elle l'attrapa par le bras, s'essuya les yeux de ses doigts sales brunis par le soleil.

Ne pleure pas. Ne regarde pas à la dépense. Vois un peu ! sourit-il et il sortit les cartes de rationnement de sa poche de chemise militaire, et les tendit à sa femme. Farine, huile, pommes de terre – tout ça pour nous.

Il tira son barda à l'intérieur et Zou Lei regarda se contracter les muscles sur ses avant-bras.

Elles firent sa lessive dans le fossé à côté du verger. Zou Lei et sa maman essorèrent son uniforme vert foncé tout mouillé.

Sa mère lui donna un couteau et un économètre.

Comme ça, lui dit son papa chinois à la peau tannée, et il lui montra comme faire une spirale avec la peau d'une pomme de terre. Il creusa un trou derrière la maison avec sa pelle de l'armée et tua une chèvre. Rappelle-moi une des bassines de maman. Il suspendit la viande pourpre et crayeuse en hauteur derrière la maison – il travaillait toujours, même quand il était en permission, une cigarette aux lèvres, le sel séchant sur sa chemise.

C'était l'été dans le Taklamakan. La nuit, ils laissaient le thé refroidir dans la bouilloire. Le jour, le ciel était dégagé, amplifiant les montagnes au loin, les sommets aux neiges éternelles. La vitesse d'évaporation laissait croire que le désert était moins chaud. Les grandes personnes s'asseyaient sur de petits tabourets en bois devant la maison et, l'après-midi, buvaient le thé de la veille. Le vent se mit à souffler en soulevant des rideaux de poussière qui parcouraient la rue tels des géants vêtus de longues tuniques.

Zou Lei revint de jouer en courant. La tempête se lève !

On dirait.

Son père prit son tabouret. Viens. Ils entrèrent dans la maison et elle l'aïda à fermer la porte.

Elle s'annonce violente ! rit sa mère.

La porte claqua, alors son père mit la table devant mais elle claqua encore. Une nuit d'un bleu sombre tomba tandis que la tempête de sable balayait les maisons. Ils allumèrent la lanterne et éloignèrent leur repas de l'endroit où s'infiltrait le vent. Sa mère coupa le pain en trois morceaux.

Mange pour ne pas avoir mal aux mains.

Le pain était chaud. Zou Lei s'appuya sur le bras bronzé de son père.

Dans notre armée, on dit, ne traîne pas. Celui qui traîne nettoie la marmite.

Est-ce que tu traînes ? lui demanda sa femme.

Moi ? Non. Qu'est-ce que tu crois ?

Je ne sais pas. Je réfléchissais et imaginais mon mari nettoyant la marmite.

Ta maman aime bien réfléchir.

Oui, j'aime réfléchir. Je réfléchis tout le temps.

Moi, je ne réfléchis pas trop souvent.

Oh, tu serais bien le premier homme à ne pas trop réfléchir.

Non, je ne fais que suivre les ordres.

Oh, tu es bien le premier homme dans ton genre !

La porte cessa de claquer. Il se fit tard. La lueur de la lanterne ne faiblissait pas, rouge de l'autre côté du rideau suspendu. Tandis qu'il leur parlait de son travail, son père ressemblait à un tigre avec sa coupe en brosse et son corps musclé. Dans les montagnes, c'était étrange et plat, un petit lac. Son régiment avait bivouaqué là où naît le fleuve Jaune. Nous portons des fusils, mais nous portons aussi des pelles. Travailler sur le pipeline, c'est comme aller à la mine, mais même si c'est dangereux, nous sommes très investis parce que nous voulons que le pays se développe. Un Kazakh avait voulu lui donner son cheval parce qu'il avait arbitré un conflit autour du bétail, mais son père, en tant que soldat, ne pouvait pas accepter. Nous sommes ici pour servir le peuple. Cet homme ne savait pas qu'il faisait partie de ce peuple, mais c'est le cas. Le peuple inclut tout le monde. Puis l'homme a fait venir sa fille habillée d'une jolie robe, et tous les compagnons ont ri de mon embarras. Elle était très jolie ? demanda Zou Lei. Son père la prit sur ses genoux et elle écouta sa voix résonner dans sa poitrine. Sa mère était à moitié allongée sur le côté, et écoutait elle aussi, les fleurs de sa jupe se transformant en oiseaux sur le tapis déroulé sous elle.

Zou Lei sortit courir avec lui – ses sandales roses produisaient un bruit de claquettes – et il se retourna et descendit la colline à reculons, prenant à cœur d'enseigner la course à sa fille. Le terrain se déployait au-delà du parking où le bus s'arrêtait.

Son père en équilibre sur les barres parallèles, balançant les jambes, les gardant bien tendues, montant et descendant à la seule force des bras. Il se dégagea d'un bond. Elle se souvenait du bruit de ses bottes quand elles touchaient terre. Tout

ce qu'il faisait était simple et précis. Il s'épousseta les mains, l'aida à s'accrocher aux barres.

Elle fut soulevée. Le visage de son père tanné par le soleil, sa coupe en brosse, l'odeur de ses cigarettes, sa sueur séchée par le désert – un cristal de sel blanc au milieu de sa poitrine. Une de ses sandales en plastique tomba. Elle baissa les yeux et vit pendre le pied sale. Ne baisse pas la tête, dit-il en la redressant. Elle avait peur mais pouvait se maintenir grâce au soutien de son père. Son foulard tomba. Utilise tes bras. Il la fit monter et descendre – elle s'entraîna. Ha ! rit-elle. Tu as réussi. Il la reposa au sol. Sautillant à cloche-pied pour ne pas toucher le béton brûlant, elle s'agrippa à son papa. Il attacha la bride sur son petit pied sale. Bon travail, soldat, dit-il. Il alla ramasser son foulard par terre.

Ça vient, dit-il. Petit à petit. Sa mère avait les mains couvertes de farine, elle cuisait du pain dans un four en terre cuite que son père avait construit tout seul devant leur maison.

Melons, pêches, pommes, amandes, dattes, des Ouïghours qui attendaient à l'ombre, qui attendaient du travail, attendaient de boire de l'eau, des minarets au-dessus des toits. Un vent chaud souffla sur la route. Zou Lei plissa les yeux. Elle portait un sac en plastique avec du pain dedans. Le bus arriva et le nuage de poussière s'éloigna. Des femmes à la peau noircie par le soleil en descendirent, protégées d'un foulard, l'argent dans la main. Combien pour le pain ? Zou Lei glissa les fractions d'un dollar dans sa poche.

Elle vit les bannières rouges qu'on suspendait dans la rue médiévale, vit l'armée passer et les enfants pieds nus réapparaître après le passage du convoi. Des cadres de l'armée chinoise en lunettes de soleil, casques de chantier et chaussures en plastique noir posaient dans le désert, mains dans le dos, se faisaient tirer le portrait par d'autres hommes qui leur ressemblaient trait pour trait sans rien avoir de commun

avec son père, pour prouver qu'ils étaient venus jusque-là et que c'était une réussite.

Les haut-parleurs lançaient : Abolir le retard ! et jouaient une musique triomphale. Elle assista à une bagarre à cause du bétail. Un homme frappa son voisin, jeta un mouton dans un camion et les autres bêtes suivirent en bêlant. L'odeur du feu de bois et des brochettes d'agneau traversa la route. Zou Lei en salivait. Elle cassa ses sandales en tapant dans un ballon de football et sa maman la frappa.

La Russie est par là, lui montra son père. Et par là, ce sont les pays musulmans. De l'autre côté, c'est la Chine. Il alluma une cigarette. Les soldats russes sont forts, ils ont des équipements sophistiqués. Protéger la frontière des Russes, c'est pour ça que nous sommes ici. Les musulmans ont un mode de vie arriéré. Ils ne font pas de bons soldats parce qu'ils sont trop indépendants. En plein milieu de la guerre, ils peuvent décider de partir s'occuper de leur troupeau. L'Amérique a le meilleur équipement, c'est le pays le plus riche. En Amérique, un soldat possède une voiture. Ici, seul le général en a une. Notre équipement est de qualité moyenne et il n'est pas très sophistiqué. Notre avantage, c'est la taille de la population. Les conditions de vie s'amélioreront lentement, lentement. Pour gagner, tout doit trouver son équilibre. Comme dans la lutte. Si je suis trop faible, tu me renverses. Si je suis trop fort, je me renverse moi-même. Il faut se tenir entre les deux. La Chine est entre les deux, et c'est bien. Dans trente, quarante ans, nous serons capables de battre l'Amérique ou la Russie.

Les bus firent venir des Ouïghours de l'Ouest, certains arrivaient de Fergana. Un barbier installa une chaise sur le bord de la route. Zou Lei regarda la lame du rasoir dépliée passer sur l'arrière du crâne de l'homme, les touffes de cheveux qui tombaient, glissaient sur le bord du trottoir en pierre quand venait la brise. Les hommes étaient assis en cercle. Ils tendaient

leur avant-bras bronzé et lui donnaient des pièces. Vous venez du pays du lait et du miel, disait-elle. Ils portaient des calottes, le regard lointain, rasés de frais, mangeant le pain de sa mère. Qui t'a raconté ça ? Tous, nous ramassons du coton à Fergana. Ils nous y obligent. Alors maintenant, tu vas aller raconter ça à ta mère.

Papa, tu peux courir jusqu'à où ? demanda-t-elle.

Courir courir, ou courir à petites foulées ? C'est pas pareil.

Disons, jusqu'à ces montagnes, là.

Sans courir, tu veux savoir si je pourrais y aller à pied ?

Tu pourrais y arriver ? Est-ce que n'importe qui pourrait y arriver ?

Je crois. Avec de la détermination, oui. Et suffisamment d'eau.

La décennie prit fin et, tout à coup, la foule avait envahi les rues. Leurs voisins disparurent. Alani ne venait plus à l'école. Le football fut considéré comme fondamentaliste, alors ils cessèrent d'y jouer. Ils envoyaient le ballon dans le panier de basket. Son père fut mobilisé et les quitta.

*

Prends ça, dit sa mère en lui tendant le plov à apporter aux clients qui mangeaient devant la maison.

Dans les rues transversales, les garçons se lançaient dans des tournois de lutte. Tyson ! hurlaient-ils. Des graffitis en arabe gravés dans les briques d'argile. Je suis Rambo !

Une fille lui jeta des pierres. Ta mère est mariée à un sale bouffeur de porc.

Les routiers arrivaient de Gilmet et parlaient de ce qu'ils avaient vu. Ils commandaient des nouilles froides et de la bière. Un Karamlik décapsula une bouteille avec ses dents. Là-bas, les trafiquants se font décapiter. De la résine d'opium

cachée dans les fours à pain, en général. De ce côté-ci, ils se contentent de vous envoyer au goulag, rien de plus. Des membres des gangs et des séparatistes. Imaginez ne pas pouvoir parler pendant cinq ans. Vous n'avez pas vu les puits de pétrole dans le désert ? Je les ai vus transporter un morceau de tuyau si grand qu'on pourrait vivre dedans. Des campements militaires sont installés par là-bas. Ils ont tout ce qu'ils veulent. On leur envoie des filles des villages. Ils ont une tente et un médecin pour rester en bonne santé.

Elle leur apporta plus de bière. Une tempête de sable se leva et ils s'abritèrent à l'intérieur, s'assirent sur les tapis. Ils demandèrent du yaourt, de la vodka. Ils firent venir sa mère.

Quel âge a-t-elle ?

Va dans la cuisine et n'en sors pas.

Quand elles reçurent un avis du régiment, elles attendirent au soleil de 11 h 20 à 14 h 40, la pause officielle pour les employées de la poste, le temps que la femme chinoise et ses collègues portant des calots d'infirmières mangent des dumplings, s'éventent et discutent derrière une fenêtre à barreaux. La mère de Zou Lei était assise sur le trottoir et se tenait la tête. Quand le portail s'ouvrit, elles entrèrent. La femme au calot d'infirmière expliqua que d'après l'avis, quelqu'un du régiment était mort.

Mais, mademoiselle, il n'y a pas de nom. Peut-être que ce n'est pas lui.

Peut-être rien du tout. C'est la personne que vous avez dans le régiment, hurla la femme. Si vous avez quelqu'un d'autre, alors c'est lui aussi.

La mère de Zou Lei fondit en larmes.

L'avis devait être tamponné, leur dit-on.

Où dois-je le faire tamponner ?

La femme lui arracha le papier des mains, martela un tampon dessus et l'emporta.

Pourquoi vous ne me le rendez pas ? pleura sa mère.

Vous allez en faire quoi ?

Mais sa mère frappa du poing, secoua les barreaux et hurla jusqu'à ce que la femme le lui rende. Dans la rue, quelqu'un leur dit d'aller dans tel et tel bureau. Personne ne leur expliqua comment son père était mort. Il fallait dix-sept heures de bus pour atteindre la capitale de la province. Là-bas, elles découvrirent que l'avis était essentiel pour obtenir le capital décès, une petite pile de billets qui représentaient des profils héroïques ou des minorités ethniques pour certains. Sa mère les roula et les coinça dans son bas pendant que Zou Lei gardait la tête baissée.

Maintenant, elles vivaient dans une grande ville de l'Ouest, l'arrêt routier disparu, en faillite, elles n'avaient pas tenté leur chance, seules depuis la mort du père. L'argent filait. Elle avait quinze, seize ans, et elle avait faim. Elle lui écrivit. Elle se coupa les cheveux comme lui pour ne pas l'oublier. Un soldat dans tout ce que je fais. Plus d'école. Il n'y avait pas de cartes de rationnement, à moins de les acheter à des gamins en jogging, des orphelins qui dealaient du haschisch. Elle vendait des objets sur une couverture. Des cassettes. Une trompette ternie venant d'un mariage tadjik. On avait installé des éclairages urbains dans la rue pour que le marché puisse se poursuivre après la tombée de la nuit. Une odeur de chèvre grillée arrivait d'un autre stand. Les Chinois étaient plus nombreux par ici. Tu aimes la musique disco ? Elle aimait le foot et y jouait chaque fois qu'elle le pouvait. Le président américain s'appelait Clinton. Dans un champ jonché de détritrus derrière le marché, elle trouva un couteau cassé et le lança aussi loin que possible.

Bronzée, les joues rouges, la peau du visage qui pelait, elle avait dix-sept ans. Ils étaient tous bronzés, ceux qui jouaient au foot tout au bout de la route de la Libération, la poussière tombant de leurs frusques de l'armée. Tariq avait le ballon et elle courut en décrivant un arc de cercle comme si quelque chose de très léger la maintenait à cet emplacement. Il frappa dans la balle et elle se détourna pour l'intercepter. Elle ne s'arrêtait jamais de bouger. Elle envoya le coude dans le visage d'un garçon tandis qu'ils se battaient comme deux mantes religieuses, mais avec les jambes, pour avoir le ballon. La lumière du soleil était radieuse, une lumière purifiante surgie de l'hiver. Une odeur de cuir régnait partout, une aigreur, de poussière de charbon et de fumier. C'était la lisière de la ville. Le mur avait quatre cents ans et au-delà s'étendait le désert.

Une femme farouche se tenait dans l'ombre maigre d'un génévrier, son bébé assis sur le bord du trottoir, un tout petit garçon crasseux qui enfonçait les doigts entre les hexagones bleus qui s'effritaient pour tenter d'en soulever un et de déloger un scorpion.

La route commençait au milieu de nulle part, dans le désert, construite pour que les tanks y roulent par rangées de quatre. À présent, c'est elle qui l'empruntait en dribblant. On construisait ou l'on détruisait et les pierres utilisées formaient des tas, d'énormes plaques de béton armé hérissées de leurs tiges, une dent arrachée à la terre, des excavations dans la poussière. Les bas-côtés se désagrégeaient. Une autoroute l'enjambait et s'arrêtait en plein air. Dans un vaste fossé, une mer de pneus et un homme qui s'y frayait un chemin, examinant leur bande.

Les espaces étaient larges et longs, s'étendaient dans les quartiers animés de la ville près de la gare, un carnaval de bus marron clair où finissait le tunnel, les panneaux en ouïghour

et en chinois, les migrants en quête de travail qui dormaient là où il y avait de l'ombre. Parmi les vieilles maisons de pisé se trouvait le bâtiment de la sécurité publique et une prison, tous deux couverts de carrelage, comme un intérieur de salle de bains, mais à l'extérieur. Le soleil étincelait sur le minaret d'une mosquée au-dessus des chantiers de construction. Le dôme était bien plus bas, mais on sentait sa présence, une bulle remontant à la surface.

Elles allaient à nouveau déménager, cette fois vers l'intérieur, vers une des usines qui avaient toujours besoin de migrants, à Shenzhen. Une aide financière était promise, une motivation pour les femmes ouïghoures. On leur avait dit qu'il s'agissait d'une usine de jus de fruit, mais très peu de choses seraient comme prévu. L'humidité de la terre de rizière au sud du Yang-Tsé-Kiang fut le premier indice d'un problème. Une chaleur différente de celle à laquelle elles étaient habituées dans le désert. De la brume partout, pas d'horizon, les champs mornes fondus dans le ciel. L'usine produisait des dérivés de polyéthylène et, comme unique équipement de sécurité, offrait des masques chirurgicaux. Si elles levaient la tête, les patrons taïwanais s'assuraient qu'elles la baissent très vite. Ils n'étaient pas obligés de les payer. Elles étaient clandestines dans leur propre pays, ainsi qu'elles allaient le découvrir. La Chine était grande à ce point.

Elles tombaient malades, ce qu'elles mangeaient les rendait malades, des bactéries dans l'eau, de la viande aux origines douteuses sur les tables disposées le long des routes, les mouches et le sang. Pas d'imams dans la campagne ; mais la grippe aviaire, la malaria et les schistosomes. Le cri du sifflet dans l'oreille chaque fois qu'elles s'assoupissaient. Elles se donnaient des claques. Des croûtes sur tout le corps à force de gratter leurs piqûres. Sa mère refusait de manger du porc. Elles s'accroupissaient dans les latrines humides du village à

côté des autres filles. Pêchaient dans les étangs pollués. Elles mangeaient du poisson dès que possible, un fermier mit le pied sur une brème vivante sur le plancher boueux du bus. Sa mère devait rentrer en moto-taxi, les bras autour de la poitrine du chauffeur. Il y avait des chiens sur la route, une chèvre morte sur un tas d'ordures où elle cherchait du papier et du plastique. Parfois elles mangeaient de l'agneau, mais surtout du chou, cuisinaient avec des palets ronds de charbon qu'elles ramassaient dès qu'elles en trouvaient, ceux à moitié brûlés. De la moutarde brune, des pommes de terre, du riz et des os de toutes sortes sauf de porc.

De l'usine, où elles ne supportaient pas d'être enfermées pour leur propre sécurité, au dénuement absolu il n'y avait qu'un pas, vivre dans les champs à collecter le papier et le plastique pour le recyclage. Impossible de payer les frais nécessaires pour envoyer sa mère à l'infirmerie. Beaucoup de filles seraient parties travailler dans les bars de karaoké pour chanter et danser avec les cadres du Parti, mais à deux heures du matin, Zou Lei ramassait les bouteilles de bière au milieu des déchets, barquettes en polystyrène dégoulinantes d'huile pimentée et baguettes jetables abandonnées entre les tentes en plastique tissé et sous les ampoules électriques encore allumées dans la rue en terre battue, puis parcourait un kilomètre sur la piste en devinant tout juste la présence des murs et des cahutes dans le noir, avant de tourner pour atteindre les rizières. Les décharges où les fermiers déversaient leur merde. La puanteur atroce dans le noir. Elle s'arrêtait pour poser sa cargaison cliquetante, seule dans l'allée de terre qui menait aux gigantesques carrés d'eau.

Si tu voulais le paradis, disaient-ils, peut-être que tu n'aurais pas dû venir. Il reste toujours l'Amérique, si tu penses que tes pieds pourront te porter jusque-là.

Elle retrouva sa mère dans la foule qui sortait d'une mosquée. Elles se rendirent sur le boulevard de la Libération et il y avait des paysans, des fils de nomades qui tiraient d'énormes charrettes en bois sur la chaussée défoncée. Des gens du désert avec des dents en or, leurs mains et le visage tannés par le soleil. Des hommes avec des calottes blanches et des vestes de costume noires qui vendaient des galettes de pain en disant qu'elles étaient à vendre. Il y avait des barquettes de dattes et de noix, des tranches de pastèque, le drapeau rouge d'un agneau tout juste tué, les moyeux des brouettes qui se prenaient dans les jambes des passants qui traversaient la place, s'entrecoûpaient et s'entremêlaient, des centaines de croisements. Le soleil de fin d'après-midi se reflétait sur une surface brillante au bord d'une fontaine en mosaïque, un côté pour les ablutions des hommes, un côté pour celles des femmes. Deux policiers pareils à des phoques avec leur grosse tête gominée passèrent.

Sa mère lui rapporta ce qu'avait dit l'imam dans son prêche. Du haut-parleur sortaient les mots : Si vous suspectez des activités fondamentalistes, adressez-vous à vos chefs religieux. Zou Lei fit un signe de tête à un groupe de jeunes hommes et de garçons en tenue de sport. L'un d'eux avait un boa constrictor autour du cou, des lunettes de soleil effet miroir et ne portait pas de chemise.

Qui sont-ils ?

Les enfants de la police.

Elle vit des lames de rasoir et des seringues dans un seau sous une charrette où sa mère achetait des pommes. Zou Lei s'approcha du serpent et le toucha, la surface lisse et perlée glissait sous ses doigts.

Tu ne peux pas t'attendre à obtenir ce que cette vie peut offrir, dit sa mère.

Elles retournèrent là où elles vivaient, une pièce en béton puant à côté de latrines, s'allongèrent sur le même lit sans parvenir à dormir. Elle apprendrait à marcher au pas. Elle s'entraînerait dans le champ.

Au cours de la nuit, elle se réveilla. L'ampoule à nu était allumée et sa mère tournait en rond. Elle psalmodiait dans ses mains, les cheveux défaits, se balançait d'avant en arrière, touchant quasiment le mur. Zou Lei regarda sa mère tourner ainsi, être prise de vertige et vaciller. Je suis sur mon cheval. Je suis dans les mélèzes. Zou Lei essaya de la faire se recoucher. Elle prétendit avoir vu un cerf. Zou Lei tendit la main vers l'interrupteur. Ils vont nous faire payer la lumière.

J'ai parcouru des milliers de kilomètres, dit sa mère. Je devrais être épuisée, mais non.

Elle se recoucha, repoussa sa fille de sa main épaisse.

*

Elle passa au tribunal. Où la moquette était marron. Quelqu'un lui dit de se bouger le cul et de se lever. Une femme blanche en jupe à rayures fines qui tenait une chemise cartonnée déclara, le procureur n'a pas d'objection à formuler. Personne ne lui expliqua pourquoi. Plus tard, on lui dit simplement qu'elle était libérée. Prends tes affaires là-bas, lui montra le gardien. Un sac en papier contenant son jean était posé sur le comptoir. Elle récupéra ses vêtements et se changea sous les néons, ne compta son argent qu'une fois dehors. La porte en verre s'ouvrit dans un bruit de sonnette et elle passa devant les panneaux d'affichage avec l'avis punaisé qui disait en quatre langues : Pour rendre visite à un détenu, et se retrouva dans l'espace ouvert de la petite ville – il était sept heures du matin – les voies ferrées, les barbelés et l'eau.

PARMI LES LOUPS ET LES BANDITS

Dans le bus, elle appuya la tête contre la vitre pour regarder s'éloigner la ville. Elle vit les rangées de maisons écaillées, l'église Notre-Seigneur de la Guérison. Le bus coûtait moins cher que le train. Le chauffeur parla dans un micro, les yeux rivés sur le rétroviseur. Il est interdit de fumer, merci. Le marginal au chapeau de cow-boy noir, une croix gammée sur le cou, dit, t'as un briquet ? Quand Roy Rogers passa à la radio, tout le monde se remit à manger sauf elle. Elle ferma les yeux sur l'autoroute 95, la musique qui sortait du casque d'une autre personne à l'oreille. Quand elle rouvrit les yeux, ils roulaient entre des barres d'immeubles, et à Port Authority, elle vit des policiers en gilet tactique et des soldats armés de fusils d'assaut.

Il fut pris en stop avant l'aube, plus bas, là où se dressaient les arbres sombres en forme de flèches le long de l'autoroute.

Vous désertez ? demanda le conducteur.

J'aurais dû, répondit Skinner.

Le soleil apparut d'un coup et la lumière inonda la cabine. Elle peignait la forêt sans fin le long de la route d'une couleur de cerise. Il la regarda s'étendre. Lentement la route s'incurva, comme suivant la courbe d'une planète. Depuis la cabine, il surplombait les voies. Le grondement régulier.

Ce n'était pas un type imposant, mais il avait une grosse tête et de grosses mains qui le rendaient plus impressionnant qu'il n'était. Il posa une ranger sur le tableau de bord sans demander si ça dérangeait. Le routier avait fait garnir la cabine en velours et chrome.

Vous vivez dans le coin ?

Seulement quand je suis pas à la maison, répondit le chauffeur qui se mit en tête de lui montrer une photo de ses gamins et de sa femme blonde sans charme qui posaient devant un fond à volutes. Là c'est Kyle et là c'est Connor. Ils sont toute ma vie. Mes gosses, c'est ma vie.

Skinner laissa retomber la photo sur le tableau de bord. Le routier la reprit de sa main pâle pleine de taches de rousseur et la rangea dans son portefeuille.

Vous avez l'intention de vous arrêter à un moment ?

Pour quoi faire ?

Pour un McDo, chais pas ?

Je ne mange que quand j'ai atteint ma destination.

Ça doit être chiant.

Ça dépend comment on voit les choses, répondit le routier.

Skinner l'avait agacé d'une façon ou d'une autre. Le chauffeur lui dit : Deux solutions : soit je roule, soit je m'arrête. Si je dois m'arrêter, vous pourrez toujours lever le pouce pour trouver un autre véhicule.

C'est bon, dit Skinner. Faites comme vous le sentez.

Skinner mit l'autre ranger sur le tableau de bord et regarda la route. Alluma une cigarette. Il mit ses lunettes de soleil. Ainsi protégés, ses yeux allaient des voitures au bas-côté, au rétroviseur et revenaient aux voitures. La circulation s'intensifia tandis qu'ils roulaient vers le nord. Il reposa les pieds par terre et se redressa. Le paysage fit apparaître des arbres nus et des collines brunes. Il alluma une autre cigarette. Le conducteur et lui fumaient, la radio passait de la musique country.

Une voiture noire les doubla en leur faisant une queue-de-poisson et fila, zigzaguant entre les autres voitures. La mâchoire de Skinner se contracta. Son pied se mit à tressauter.

Vous avez besoin de pisser ou quoi ?

À la radio une femme chantait : La famille, ça la rend fière.

Non, fit Skinner.

Il remit le pied sur le tableau de bord.

C'est confortable ces trucs ?

Plutôt.

Il passa un pouce sous la languette, tira sur les lacets.

Elles tiennent bien le coup. Mais cette paire est récente. La dernière, elle était tout éclaboussée de cervelle.

Le chauffeur le regarda.

Il a fallu six mois pour que cette saloperie d'armée me refille une nouvelle paire. On est où ?

Encore en Virginie, je crois.

Skinner avala un comprimé blanc hexagonal avec du Gatorade. Il regarda passer l'enseigne d'un McDonald's. On commençait à voir la neige sur les collines et il fit plus froid dans la cabine. Il s'emmitoufla dans sa couverture verte, ses grosses rangers marron qui dépassaient, la tête appuyée contre le bord du siège, les lunettes toujours sur le nez, le visage pâle malgré le bronzage, les grandes mains aux ongles cassés. Il semblait avoir perdu connaissance. Le routier lui jeta un coup d'œil. Le soleil apparaissait par intermittence comme dans un jeu d'ombres chinoises, comme un film en accéléré, et ça avait à voir avec les nuages.

Il dort pendant la traversée de la Pennsylvanie où vivaient sa mère et son frère, et il se réveilla sur un morceau de hip-hop. Le ciel avait viré au gris. Il se frotta le visage.

Le chauffeur éteignit la radio.

Avachi, Skinner regarda la route, catatonique.

À votre avis, on en a encore pour combien de temps ?

Un bon moment.

Il fouilla le plancher désordonné et trouva la bouteille de Gatorade. C'est bon. Je faisais ça tout le temps. Il pivota sur le côté, et la rempli. Je préfère pas voir ça, dit le routier. Vous verrez rien. Il vissa le bouchon et glissa la bouteille chaude remplie de liquide couleur bière dans son sac de combat.

Ils mirent un long moment à approcher de la ville, un sentiment identifiable, la route qui empire, voies étroites, circulation rapide et dense, les bruits sourds de la chaussée inégale. Les graffitis surgissaient peu à peu, ici d'un coup, là, jusqu'à

ce qu'ils se multiplient. Skinner alluma une autre cigarette et s'assit, courbé en avant, le pied tremblant.

Je crois que vous l'avez ratée, vieux. Elle doit être derrière nous.

Ils bifurquèrent vers l'ouest quasiment au moment où le soleil se couchait. Le ciel s'était dégagé et ils roulaient vite le long de grillages, de maisons, l'autoroute parallèle se rétrécissant, disparaissant, réapparaissant, se divisant. Il fouillait l'horizon du regard. C'est là. Il vit la fameuse silhouette de la ville moins deux tours. Elle était encore très loin et quand la route descendit elle se volatilisa. Puis il la vit de nouveau, une silhouette précise, le coucher de soleil en fusion derrière.

La ville disparut derrière la chaussée, les gravières, une montagne de sable, les échelles latérales d'une grue. Une étendue d'eau aperçue brièvement. La silhouette de New York réémergea. Ils étaient proches à présent. Cheveux blonds et seins bronzés sur un panneau publicitaire. Gentleman's Club. Il se frotta les mains. Z'avez noté l'adresse ? Le routier ne répondit rien.

Ils foncèrent sur une bretelle, des barres d'immeubles se dressèrent autour d'eux comme des rideaux, des graffitis sur la brique. Les piles de l'autoroute filaient de l'autre côté de la vitre. La voie rapide s'éleva au-dessus de leur tête comme un avion au décollage. Ils sentirent la force gravitationnelle du semi-remorque qui se rabattait sur la droite, rétrogradait, roulait sans effort et ralentissait avec fluidité pour entrer dans la station-service. Freins à air comprimé. Leur corps fut ballotté vers l'avant. Le chauffeur passa en première et se rangea tout doucement le long d'une pompe et quand il coupa le contact, il y eut un court silence alors même que le moteur semblait continuer de tourner dans la tête de Skinner.

Le routier ne l'emmènerait pas plus loin, lui dit-il – ce qui lui convenait, car de là, il savait où aller – et ils descendirent du véhicule. Pendant que le chauffeur faisait le plein, Skinner

entra dans la boutique. Il prit un sachet de bœuf séché sur un tourniquet ainsi qu'une canette de Red Bull dans une armoire réfrigérée. Sur le chemin de la caisse, il s'arrêta devant les magazines. Un Haïtien à la peau noire tirant sur le bleu lisait les petites annonces de ventes de voitures. Skinner tendit la main devant lui pour attraper un exemplaire d'*Iron Man* avec en couverture un culturiste soulevant tellement de poids que la barre fléchissait et que les veines qui striaient son cou semblaient prêtes à éclater. Skinner s'approcha de la vitre blindée et laissa tomber sa carte de crédit dans le réceptacle.

Donnez-moi aussi un paquet de Marlboro.

Il retourna dehors et sortit ses sacs de la cabine. Il enfila sa veste de treillis à imprimé camouflage et remonta la capuche noire sur sa tête. La bouteille de pisse, il la laissa près du trottoir pour que quelqu'un d'autre en profite. Le routier, qui n'avait qu'un tee-shirt sur le dos, faisait toujours le plein. Skinner alla lui demander s'il savait par où partir.

Par là, plus ou moins.

Skinner ajusta les bretelles de son sac à dos, jeta un coup d'œil à l'autoroute. Puis il souleva le sac marin à ses pieds, le secoua, s'en saisit, l'empoigna. Il l'examina. Le fit tourner. Puis il le passa sur son épaule.

Très bien. Merci pour la route.

Pas de quoi.

Le chauffeur tendit le bras à la dernière minute et ils échangèrent une poignée de main.

Bonne chance.

À la prochaine.

Skinner contourna le camion et disparut.

À présent, il coupait à travers des tours d'habitation monumentales, sa silhouette déformée par ce qu'il portait, un homme chargé d'un fardeau qui avançait d'un pas régulier dans le

formidable paysage stérile d'ombres gigantesques, de squelettes de bâtiments et de lumières froides qui filtraient de plus haut. Une voiture esseulée était garée le long d'une rangée de devantures qui explosaient sous les graffitis – énormes, véhéments, flamboyants –, les lettres gonflées comme des muscles sur le point de rompre, comme de la fumée qui enfle, grossit, tourbillonne jusqu'à former une bulle sur les murs d'acier et de béton, comme si partout le feu avait pris. Il traversa l'espace à découvert, une silhouette solitaire portant son équipement, et pénétra dans une nouvelle zone d'ombre.

Il marchait près de logements si petits qu'on pouvait passer la main par la fenêtre et atteindre la porte. Ils avaient été incendiés, les ouvertures condamnées et autour, il y avait des décharges. Néanmoins, certains étaient encore habités. Tout en avançant, il mâchait son bœuf séché. La canette de Red Bull qu'il avait vidée avant de la balancer dans un baril d'essence, l'avait gelé jusqu'à la moelle. Depuis, son cœur battait à tout rompre, ses rangers claquaient sur le béton, de la vapeur sortait de sa bouche et il transpirait dans le froid.

Hé, lança-t-il en apercevant des gens à qui il essaya de demander son chemin. Papi, c'est comme ça qu'ils l'appelaient. Là-bas – ils désignèrent les feux de signalisation plus loin. Magasin d'alcool, groceria, Iglesias de Dios. La musique espagnole parvenait d'un lieu indéterminé. Les feux arrière des voitures le frôlaient à toute vitesse en direction du pont. Il passa sous l'autoroute, sous une grande voûte d'obscurité, l'acier heurté par les véhicules qui circulaient au-dessus et il grimpa les escaliers éclaboussés de merde de pigeon, arriva au niveau des toits, au niveau des panneaux publicitaires – achat de véhicules – et il vit Manhattan de l'autre côté de l'eau noire, une vue de carte postale de par ses lumières et ses dimensions, le ciel plein d'une énergie violette.

Il sortit son téléphone portable et prit une photo. De la vapeur s'élevait de sa tête après avoir foncé dans les escaliers. Puis il se tourna et prit une photo de lui avec en fond, l'Empire State Building éclairé de vert. Le flash lui donna l'air pâle et distrait.

À l'autre extrémité, le pont descendait en spirale dans un terrain vague et il tomba sur une avenue sale et sombre qui partait en une longue ligne droite sur des kilomètres, de mieux en mieux éclairée jusqu'à n'être qu'une concentration de lumières au loin et il la contempla, baissa les yeux vers elle, ployant sous son propre poids.

Il passa devant une peinture murale où des gens à la peau basanée travaillaient dans les champs, vêtus de blanc et arborant des chapeaux de paille, portant des bébés dans le dos. Il longea un autre mur où s'affichaient les portraits de jeunes hommes avec leur année de naissance et de mort. Vous êtes dans nos cœurs. Une Armée du salut. Un pâté de maisons plus loin, il dépassa deux jeunes femmes avec poussette sur un trottoir défoncé où scintillaient des éclats de verre. Le Royaume de Dieu Tout-Puissant inscrit sur un caisson lumineux. Un type équipé d'une oreillette de téléphone portable qui sortait d'un magasin de vins et spiritueux disait : Venez en ville voir comment on bosse. Voir comment on assure. Skinner passa devant un restaurant de poulet frit. Les gens qui arrivaient en flânant dans sa direction, il les contournait. Il était d'une mobilité remarquable malgré la charge qu'il transportait, se faufilait et se faisait à peine remarquer avec son treillis à l'air poussiéreux et ses rangers, comme s'il avait travaillé dans une ferme, la tête dissimulée par la capuche noire.

Une voiture blanche très chic se gara et une grosse femme en courte veste de cuir rouge en descendit. Au coin de la rue, cinq types avec des bonnets de ski la regardaient. C'te

bombasse, dit l'un d'eux. Skinner s'arrêta et discuta avec eux une minute. Ils indiquèrent à Skinner où ça bougeait.

Quarante-deuxième.

C'est là que sont les hôtels ?

C'est là que ça bouge. Par ici, pas trop. Mais là-bas, c'est un truc de ouf. Pour les hôtels, chais pas. Les bières, les meufs, l'herbe, les trucs cool, ça je sais, et c'est tout dans le centre.

Un quatre-quatre équipé d'ampoules halogènes roula vers eux et Skinner tressaillit.

T'as de tout, quoi. Des trucs de ouf. Des hôtels, des motels, de la chatte, des meufs à bite...

Des meufs sans bite...

De la chatte, ça m'intéresse.

Si t'as d'la maille, gros, tu ramasses tout ce que tu veux.

Il prit le train et fit le trajet les jambes plantées dans le sol, regarda défiler les stations. Les gens le contournaient quand les portes s'ouvraient. Il descendit et prit l'escalator qui regardait la rue dans un spectacle de projecteurs de stade argentés et d'écrans de contrôle.

Pendant une demi-heure, il parcourut Broadway, jetant des regards à l'intérieur des bars avant d'entrer. Il s'installa à une des tables hautes sur le devant où les gens buvaient. Il y avait un écran plat, un serveur. Laissez-moi vous servir un verre pour commencer, et puis un petit amuse-bouche pour commencer, un petit guacamole pour commencer. Il vida une série de shots. Ça marche ! Il but une margarita comme s'il avait quelque chose à fêter. Quand il eut terminé les chips de maïs, le serveur prit sa carte de crédit et retira électroniquement quarante dollars de son compte. Il resta assis, le regard alternant entre le bar et la télé. L'ivresse finit par se dissiper. Une blonde entra, mais elle était accompagnée de deux gars. Ils portaient tous des mallettes. La femme parlait fort. Elle dit, il faut capitaliser là-dessus. Ils changèrent de chaîne sur

l'écran plat. Quelqu'un applaudissait. Quelqu'un versait du jus d'orange. Les résultats du golf. Skinner prit ses sacs et retourna dehors.

Quelque part, de la musique tonitruait derrière des vitres fumées. Deux limousines passèrent à proximité avec leurs bandes réfléchissantes et leurs lumières phosphorescentes, une Philippine les lèvres peintes en ultraviolet assise à l'avant, et il suivit le véhicule des yeux alors qu'il tournait au coin de la rue entre les théâtres.

Après avoir parcouru Times Square du nord au sud, il recommença mais d'est en ouest, s'arrêtait devant les bars ou les lieux qu'il prenait pour des bars, faisait machine arrière, reprenait sa route, regardait la vitrine d'un sex-shop rien qu'une minute, puis avançait de nouveau, le poids sanglé à lui, suspendu à lui, qui tressautait à chaque pas, la bretelle grinçant comme une selle de cheval. Il fumait une cigarette qu'à l'occasion il gardait entre les lèvres pour avoir les mains libres et soutenir le sac qui se faisait plus lourd.

Sur la 11^e Avenue, il jeta son mégot et entra dans une sandwicherie où les chaises avaient été retournées et où un Mexicain passait la serpillière. Aucune nourriture en vue. Une jeune femme avec des anglaises, un chemisier d'uniforme vert et bleu, une chaîne en or et des boucles d'oreilles était accroupie sous le comptoir en train d'inventorier les gobelets et les serviettes.

Vous êtes fermés ?

Elle se releva et finit d'inscrire la quantité de stock utilisée sur son bloc de papier avant de répondre à Skinner. Elle avait les cheveux tirés en arrière qui lui faisaient un front haut et bombé comme un œuf, et sous son chemisier, on devinait de gros seins et une taille fine.

Je peux vous donner des restes, dit-elle, mais on peut rien vous préparer.

Vous savez s'il y a des hôtels dans le coin ?

Un tas. Quel genre vous cherchez ?

Genre motel basique.

Elle mentionna le Marriott.

C'est pas un gros hôtel super cher, ça ?

Donc vous voulez moins bien que ça.

Ouais.

Elle lui dit d'attendre et disparut à l'arrière. Le Mexicain aux larges épaules s'écarta et la regarda s'éloigner.

Skinner s'assit en attendant, retira sa casquette et se gratta le crâne. Le mur était garni de miroirs et il voyait ses cheveux courts et sombres trempés, le tatouage sur son cou, et ses yeux enfoncés qui lui renvoyaient son regard, multiplié un million de fois. Il ne semblait pas se reconnaître et tourna son attention vers autre chose.

Elle revint avec une page de l'annuaire.

Voilà. Vous les appelez ou sinon, allez voir sur place. Elle montra l'adresse qu'elle avait entourée au stylo-bille. L'écriture était féminine. Il l'aurait bien imaginée signer Bisous avec un cœur sur le *i*. Et comment je m'y rends ?

C'est de l'autre côté en descendant, et elle dessina des angles droits avec les mains.

Ben merci. C'est vraiment super sympa.

Pas de souci.

Dites voir, du coup, je pensais. Pourquoi vous me laisseriez pas vous rendre la pareille ? Un flot de paroles sortit de lui qu'il tenta de transformer en proposition de rencard. Genre après le boulot, par là. Un truc tranquille, dit-il. Juste comme ça, quoi. Je suis plutôt réglo comme mec. Il la regardait de ses yeux creux pour voir comment il se débrouillait. Je viens juste de débarquer, il y a une heure, littéralement. Allez, deux heures. On pourrait aller boire un verre ou quelque chose et vous pourriez me parler de vous.

Merci, mais non.

Certaine ? J'ai quitté l'armée juste hier. Je débarque. Tout ce que je veux c'est vous offrir un verre pour vous remercier. Qu'est-ce que vous en dites ? Je veux dire, vous parlez pas à un mec dangereux, là.

J'avais compris.

Alors pourquoi vous dites non ? Je demande, c'est tout.

Et je vous ai répondu, c'est tout. Vous avez ce dont vous aviez besoin, maintenant vous pouvez y aller.

Nan, mais sans déconner – il secoua la tête – je voulais pas vous souler, là. Je suis pas comme ça. Je suis à côté de la plaque, c'est tout. Mais genre, tout va bien là-haut, hein. Bon et si je vous passais un coup de fil ? Un autre jour, genre, on se prend un p'tit verre... C'est vrai, la vie est courte, quoi, vous êtes pas d'accord ?

Non, impossible. Dans le miroir, il voyait le Mexicain qui l'observait.

Allez, quoi, il rit, découvrant ses dents tachées par la nicotine.

Merci, non.

J'ai marché genre quinze bornes avec tout mon barda, là. Je me suis battu pour mon pays. Vous êtes sûre ?

Elle ne sourit pas.

Pourquoi pas ? J'ai un truc qui cloche ?

C'est à vous de savoir. C'est pas mon problème.

Wow. Ça, ça fait mal. Non, quoi, je veux dire, juste un rencard inoffensif.

Ce n'est pas mon problème. Je n'accepte pas de rencard.

D'accord.

Vous avez votre réponse. C'est comme ça.

OK, bien reçu.

Un panneau lumineux au-dessus d'une banque indiquait qu'il était une heure du matin et qu'il faisait moins neuf

degrés. Il avait bu et le bar fermait. Il s'engagea sur Broadway, les yeux réduits à une fente. Le vent repoussait la vapeur qui s'élevait des plaques d'égout.

Il croisa un McDonald's ouvert sous une marquise de théâtre au néon. Il entra en se cognant dans la porte et posa son sac marin. Ça ferait l'affaire. Il faisait chaud. Il avait le dos des mains rouge très vif. Il traîna son sac marin jusqu'au comptoir et jeta un coup d'œil au menu. Une femme maigre, cheveux effilochés et hanches étroites, attendait qu'il passe commande, la jambe tressautant légèrement. Elle roula des yeux en direction du plafond. Un maxi ? demanda-t-elle. Ouais, dit-il et il s'essuya le nez. Elle regarda autour de lui. Il sortit sa carte de crédit. Les enceintes déversaient Sherry Baby. Il posa ses sacs sur une banquette et revint chercher son plateau, s'assit et s'empiffra avec ses doigts sales, fit dépasser ses pieds de sous la table – il rota –, se brûla la langue avec le café. Les frites étaient froides, il les trempa dans le café et les mangea par poignées.

Quand il eut terminé, il repoussa son plateau et feuilleta son magazine *Iron Man*. Ses paupières se fermèrent, il les rouvrit. Il se leva. Il prit ses affaires et passa devant la rangée de SDF assis aux tables pour aller aux toilettes et urina dans une cuvette dégoulinante de merde.

On toqua à la porte. C'est occupé, dit-il.

Il retira sa veste, son sweat à capuche et son sous-pull thermique et posa le tout sur ses sacs. Sous ses vêtements, son maillot de corps trempé de sueur puait. Il l'enleva, se dénudant en partie, et l'essora dans le lavabo. Son corps dégageait une odeur métallique. Il avait un bronzage de paysan. Son torse à la teinte blanc-gris était moucheté de boutons d'acné. Il se lança dans une toilette sommaire. Il avait des tatouages verticaux sur les avant-bras. Avec un petit tas de serviettes en papier, il se lava les aisselles. Son visage et ses mains étaient couverts de

coupures à moitié cicatrisées. Puis il déboutonna son jean et s'essuya. Soulevant ses bourses, il se passa une serviette chaude entre les jambes, les yeux à moitié fermés. Eczéma de l'aine. Il grinça des dents. Sur ses triceps, des caractères chinois.

Sur son dos, au-dessus de sa cicatrice, le tatouage d'une tête de mort ailée s'étirait jusqu'à ses épaules. Il avait une étoile sur le cou réalisée avant son enrôlement, et un drapeau américain sur l'épaule, l'originalité consistant à donner l'impression qu'il portait son uniforme même quand il l'enlevait. Il tira fort sur la peau du ventre et contracta les muscles de l'abdomen pour tenter de faire ressortir ses tablettes de chocolat. Il leva les bras et contracta ses biceps. Il voyait les idéogrammes chinois envelopper le triceps. Il voyait aussi la cicatrice rose vif qui lui entourait les côtes. Il se tourna pour regarder son dos dans le miroir. À l'emplacement de la cicatrice, la peau n'avait pas du tout la couleur de la chair. On aurait dit un jouet en plastique fondu.

Il mit de l'ordre dans ses affaires, changea de chemise. Sur celle-ci, on lisait : Army Strong. Dans son sac de combat, il avait un revolver emmailloté dans une serviette de l'armée d'un vert délavé, un Beretta neuf millimètres qu'il sortit pour l'examiner. Il enleva le chargeur, tira sur la culasse, vérifia la chambre avec un doigt, relâcha la culasse, tira sur le cran de sécurité, désarma, réinséra le magasin, et remit le cran de sécurité. Il enveloppa de nouveau l'arme dans la serviette et la rangea dans son sac.

Quelqu'un tapa à la porte et il fit semblant de ne pas entendre.

De nouveaux coups retentirent.

Oh, on se calme, dit-il.

De retour sur la banquette, il défit ses rangers et changea de chaussettes, massa ses pieds qui pelaient. On avait éteint la musique. La cuisine était en train d'être nettoyée. Il posa la

tête sur ses bras. Quelqu'un donna un petit coup sur la table avec une matraque, un homme en pull bleu marine avec des pièces en nylon sur les coudes et des galons de sergent, des menottes qui pendaient à sa ceinture et ce qui ressemblait à un Smith & Wesson.

Skinner fit un effort pour se lever. Soupira.

Me dites pas que vous connaissez pas le règlement, dit le vigile. Faut connaître le règlement. Eux autres, là, ils connaissent pas, mais vous vous devriez.

Skinner le regarda puis détourna les yeux.

Ils étaient entourés d'épaves humaines. Un type au visage triangulaire pas rasé sous une casquette des Mets s'avança d'un air important vers un garçon efféminé en pattes d'eph, et dit : Yo, fillette, t'as pas vingt-cinq cents ?

L'horloge murale indiquait trois heures et des poussières. La moitié des lumières étaient allumées comme pour économiser l'énergie, et l'on voyait le champ noir et ambre de la rue à travers la vitre. Un véhicule passa, juste un, et des détritrus furent aspirés et s'envolèrent, tourbillonnant, dans son sillage.

Il ressortit son magazine mais ne parvint pas à lire.

À quatre heures, les vigiles évacuèrent les lieux. Tout le McDonald's se mit debout et chemina lentement vers la porte en une colonne mouvante puant la pisse et les odeurs corporelles. Il prit ses sacs et se traîna à leur suite. Il faisait un froid mordant. Il avait tellement envie de pisser que c'en était stimulant. Le vent souleva une page de journal du caniveau qui se colla à son mollet. Il avait entendu quelqu'un, sans doute le vigile, dire qu'un autre endroit plus bas dans la rue restait ouvert. Le ciel était noir et, à l'intersection, on avait cette impression surréaliste d'être à la montagne à cause des immeubles gigantesques et silencieux dans la lumière de poussière d'argent.

PARMI LES LOUPS ET LES BANDITS

Personne ne le suivit. Peut-être qu'ils descendaient dans le métro ou attendaient dans la rue. Il trouva l'autre McDonald's et la porte s'ouvrit quand il la poussa, et après qu'elle eut claqué dans son dos, il eut chaud. Il laissa tomber son barda. On nettoyait les sanitaires des messieurs, alors il alla chez les dames et soulagea sa vessie, un de ces jets interminables au riche fumet. Il s'acheta un autre café et souffla sur le rebord du gobelet en plastique, la langue brûlée. Un Hispanique au nez cassé, avant-bras tatoués, et à la démarche de racaille passait la serpillière par sections. Les escaliers qui menaient à l'étage étaient fermés par une chaîne et il n'y avait pas d'autre client.

Tu crois que tu pourrais me laisser crécher là-haut ?

Vas-y, dit le type. Il défit la chaîne, le conduisit à l'étage. Tu peux poser tes trucs là. C'est pépère jusqu'à neuf heures. Après t'as jusqu'à dix heures.

Ça roule. Sympa, vieux. L'ex-taulard s'éclipsa et Skinner entassa son barda par terre et s'allongea sur un banc.

En arrivant, elle avait essayé de rester éveillée toute la nuit à Port Authority, voulut éviter d'être repérée par la police. Elle s'assit par terre le front sur les bras et les genoux repliés vers elle à côté d'un distributeur automatique bourdonnant. Ils patrouillèrent, elle entendit leurs radios, alors elle se leva et se mit en mouvement. Dans les toilettes, une bande de PQ traînait par terre et une Noire surexcitée se passait du savon liquide sur les bras et les jambes comme si c'était de la crème hydratante. Zou Lei s'engagea dans un tunnel et attendit le métro dans la station déserte. Il arriva, elle monta à bord et s'assit au bout du wagon en tenant son sac en plastique rempli de ses vêtements.

À deux heures du matin, tous les passagers étaient noirs ou mexicains et de sexe masculin, assis les genoux écartés, dormant la bouche ouverte. La porte qui séparait les wagons s'ouvrit et le rugissement s'engouffra à plein volume à l'intérieur et des hommes entrèrent en file indienne, se balancèrent entre les barres verticales, le jean tombant plissé sur les chevilles, bandana Durag sur le crâne, foulard sortant de leur poche.

Elle croisa les bras et regarda droit devant elle, scrutant le défilé des lumières.

Son dos ne la portait plus et elle gardait le menton levé en le soutenant d'une main. Quand elle se réveilla, son sac avait glissé de ses genoux et ses affaires s'en échappaient. Elle le ramassa et fourra de nouveau ses vêtements à l'intérieur pendant que le train fonçait bruyamment dans le tunnel.

Elle vit venir l'aube depuis les voies aériennes, le cortège de réservoirs d'eau qui ressortaient sur le ciel bleu foncé. Elle avait le visage fripé à force d'utiliser ses vêtements comme oreiller. Des ouvriers du bâtiment montaient à bord, leurs chaussures de sécurité et leur jean couverts de poussière. Elle s'assit bien droite et croisa les jambes et puis le tangage du train fit basculer sa tête en avant. Les gens se mirent à parler. Elle se leva et étudia le plan, s'efforçant de garder l'équilibre, appuyée à quelqu'un. Elle suivit du doigt la ligne colorée sous le plastique.

Cette ligne Chinatown ?

Une Salvadorienne en casquette blanche et boucles d'oreilles en or, dont les baskets touchaient à peine le sol, retira ses écouteurs et dit : Qué ? Sí.

Zou Lei se rassit. Elle sortit un peigne de son sac et le passa dans ses cheveux qu'elle attacha en queue-de-cheval. Un homme en salopette l'observa depuis l'autre bout du wagon puis referma les yeux.

Elle descendit à une station où les poubelles débordaient. Au départ du train, on entendit l'écoulement d'un soda qu'on déversait sur le béton. Elle vit une personne avec plusieurs manteaux sur le dos mais pas de chaussures aux pieds fouiller dans les détritux, et en sortir les bouteilles.

La rue était une enfilade de bennes à ordures. Elle longea un bâtiment municipal dédié au traitement de la douleur, les bancs installés devant étaient fendus. Un pâté de maisons plus loin, elle vit le pont de Manhattan enjamber des immeubles vers un ciel bouché par des nuages gonflés de grêle. Sous la

voûte du pont, des escaliers de secours, du linge en train de sécher, des mots calligraphiés au stylo-feutre qui se déroulaient sur la ferronnerie, des graffitis qui explosaient sur les toits.

Elle entra dans un café et se tint sur le côté, toujours accrochée à son sac en plastique, et regarda les employés préparer un café, y ajouter du lait condensé. Vous avez journal ? Pas ici, lui répondit-on. Une rame de métro arriva dans un fracas de collision sur les voies au-dessus d'eux. C'était une boutique minuscule. Quelqu'un passa devant elle, un dollar à la main. Où est meilleur endroit pour travail ? demanda-t-elle. On scella le gobelet de café avant de le tendre par-dessus le comptoir. Dehors, dirent-ils. Dehors, c'est là le mieux.

Une chaîne heurtait de l'acier rouillé dans la rue froide. On défaisait les cadenas, remontait les rideaux de fer, les stands ouvraient. Elle remonta la rangée de restaurants où des canards laqués pendaient à des crochets dans les vitrines graisseuses et où des autels étaient érigés derrière le comptoir, et demanda s'ils embauchaient.

Parfois le patron était l'homme debout à côté de la personne à qui elle parlait et n'ouvrait la bouche que si elle lui posait une question directement, c'est vous le patron ?

Ils ne prenaient personne, mais regardez les petites annonces.

Sur East Broadway se trouvait un bâtiment condamné où l'on pouvait dormir pour dix dollars si on appelait au numéro. Quand elle appuya sur les touches de l'interphone, personne ne répondit. Elle regarda à travers l'avis qui avait été à moitié arraché de la fenêtre et attendit de voir s'il se passait quelque chose. Elle sautilla sur la pointe des pieds, le visage rouge, se tapant les bras et les cuisses à travers son jean. Un bus démarra derrière elle de l'autre côté de la rue et dévoila une publicité pour un trajet New York-Virginie. Elle l'examina et y réfléchit.

Dans un sous-sol où elle était descendue pour se réchauffer, elle entendit un bruit métallique creux et au bout d'un couloir

qui sentait la bière elle découvrit une montagne souterraine d'aluminium et de verre pilé, la consigne qui rachetait les bouteilles et les canettes que les gens ramassaient dans la rue.

Elle lut les affiches faites à la main scotchées aux feux de signalisation, celles avec le bas de la page frangé pour qu'on puisse arracher le numéro de téléphone.

Au crépuscule, elle vit un petit brasero sur le trottoir où, à l'aide de pinces, des vieilles femmes en veste matelassée jetaient dans les flammes des offrandes en forme de faux billets.

Le deuxième jour après sa sortie de prison, elle alla jusqu'à l'Imperial Dragon Kitchen dans South Jamaica pour chercher du travail – la grande avenue déserte où des vêtements jonchaient la chaussée, les pigeons sur les feux tricolores, tôt un vendredi matin. La longue attente, dans le froid glacial – les bras autour du corps, elle se donnait des claques sur les cuisses, soufflait dans ses mains.

Trois gars affublés de bandanas Durag la reluquèrent.

La rue sentait l'huile capillaire et les draps sortis du sèche-linge. Les pigeons étaient des mouettes, s'aperçut-elle. À la une du *Sing Tao*, un carré bleu. On aurait dit le ciel de la Chine occidentale, la même couleur que le panneau au-dessus d'un restaurant ouïghour montrant des pâturages vallonnés, un bœuf collé au premier plan et des mots dorés en arabe qui s'écaillaient. On aurait dit le ciel de New York ce jour-là.

Elle les regarda enlever le cadenas et remonter le rideau de fer avant de traverser la rue sous le soleil hivernal et de passer la tête à l'intérieur. Il y avait un rat au centre de la pièce.

Pas encore ouvert. Son interlocuteur portait des chaussures en plastique noir et avait de l'acné.

Et pour le travail ?

Quel travail ?

Celui dans le journal.

Deux autres femmes entrèrent en se plaignant du froid, chargées de leur déjeuner dans des sacs plastique et se glissèrent derrière le comptoir où était posé le chat porte-bonheur.

L'annonce disait de se présenter en personne.

Il lut en se curant le nez. Un long poil surgissait d'une verue sur son menton. Il extirpa l'ongle long de son nez, regarda ce qui s'y trouvait, voulut s'en débarrasser d'une pichenette, mais la morve resta collée, puis il tapota son ongle sur l'annonce. Là, dit-il. Le numéro. Vous appelez ce numéro.

Elle téléphona, tomba sur un répondeur et n'obtint que de la musique, alors elle se mit à marcher dans le soleil pâle de l'hiver et ne s'arrêta pas en arrivant au métro. À la place, elle accéléra le pas, passa sous les voies, traversa une rue avec un terre-plein qu'elle emprunta, le regard porté vers la vaste étendue qui s'ouvrait à elle et remonta vers le nord en s'orientant grâce au soleil. Elle longea tous ces endroits où il était possible d'acheter un café accompagné d'un petit pain et continua jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de magasins, plus de gens, seulement des immeubles et le ciel. Elle marchait d'un pas rapide, le sac en plastique contenant ses vêtements qui se balançait dans son poing. Un bus arriva, elle le laissa repartir. Elle poursuivit sa route tout l'après-midi, se déplaça le long d'immeubles reliés par des parapets qui dessinaient une toile de fond, pareils à la grande enceinte d'une forteresse. Les graffitis se répétaient sur des kilomètres. Stigz. Luni. Blip. Crew. Pneu et roue. Audiotronic. Un chien se leva et lui colla aux basques de l'autre côté d'un grillage jusqu'à ce qu'il atteigne les limites de son enclos et elle continua.

Son ombre se modifia, les graffitis se modifièrent. Elle traversa Metropolitan Avenue et s'engouffra dans un passage souterrain assourdissant. Quand elle eut trouvé comment accéder à la route allant vers le nord, un avion passa au-dessus d'elle

pareil au faucon qui avait conduit la petite fille au tambour hors du désert. Le soleil se blottit derrière son autre épaule, il n'éclairait que la moitié de la rue. Elle devina la présence d'un bois au-delà des maisons. Aux fenêtres, il y avait des fleurs, des volets cassés, un drapeau portoricain, et au milieu d'un jardin, la statue en pierre d'un saint dans une vitrine en verre. Sur un garage, un poster pour Tito Swing a La Semana.

Sur la 110^e Rue, quelqu'un l'interpella d'un Chinita et lui envoya des baisers. C'était le soir et on entendait de la musique.

Elle entra dans une pizzeria, une affichette écrite à la main sur la porte disait : Baño sólo para clientes. Un des hommes de petite taille au torse puissant, casquette portée de biais, qui travaillait la pâte derrière le comptoir lui demanda si elle avait frío.

Fatigue, dit-elle. J'ai beaucoup fatigue.

Elle posa les coudes sur le verre et regarda les mains de l'homme saupoudrer la pâte de farine.

Por qué ?

Vous connaissez Jamaica ? Je marche de là, très loin.

Non, dit-il, c'était trop loin. Elle n'avait pas pu faire ça.

Je viens très loin.

Vraiment ? demanda-t-il en espagnol.

Oui. Pas mensonge.

Peut-être, lui accorda-t-il.

Avant ça, prison.

Ça, à voir sa dégaine, il voulait bien le croire, un petit bout de bonne femme en jean, sans rien sur la tête, avec un sac en plastique au poing.

Ils la laissèrent utiliser les toilettes. OK, mamacita, dirent-ils. Elle fit couler de l'eau chaude dans le lavabo et se lava les mains avec le savon à la noix de coco, utilisa des serviettes en papier. Ferma les yeux. Il y avait des fleurs en plastique. C'était

une pièce minuscule et agréable. La pizza cuisait de l'autre côté de la cloison, dans la boutique étroite, dans les fours.

Au téléphone, un homme lui dit de venir dans le Queens. Il disait Queensie. Il vint la chercher à une station-service sur Roosevelt Avenue d'où on apercevait une cité, la gare de triage, les stades ainsi que les mâts de charge de l'autre côté du fleuve. Ils accélèrent sur un boulevard qui suivait plus ou moins la voie d'eau. Elle avait chaud dans le minivan. Elle n'avait pas dormi et avait mal à la tête. Elle regarda s'enchaîner les entrepôts de matériaux de construction derrière la vitre, crut qu'elle allait s'endormir.

Il tourna dans une ruelle et elle se redressa. C'était un gros homme imposant enveloppé dans une parka coûteuse, son ventre touchait le volant, et il tourna, accéléra, les entraînant à vive allure le long de murs couverts de graffitis et de cours d'immeubles. Il ralentit au niveau d'un chantier de construction, il dit : Bâtiment. Elle voulut prendre son sac, mais il tendit sa grosse main douce pour la retenir sans vraiment la toucher. Non. Pas encore. Il ralentit de nouveau. Bâtiment. Tout neuf. On voyait de vieilles planches et des échafaudages. Peut-être je vais acheter. Peut-être investir dans immobilier. Il insistait pour parler anglais avec elle de sa voix douce et délicate que chez eux, on qualifierait de suave, et elle se demanda s'il venait de Taïwan.

Ils se garèrent dans une allée entourée de murs de brique fatigués non loin de la voie express. Elle descendit du véhicule et se tint dans le froid les bras croisés, le vent faisant tomber les mèches de ses cheveux sales sur son visage aux traits tirés, et attendit, son sac passé sur l'épaule, que l'homme trouve les clés. Elle vit du linge sécher aux fenêtres. Il ouvrit la porte à la peinture écaillée et la fit entrer, monta un escalier, espaces confinés, tabac froid, lumière couleur béton qui filtrait par un coin. Personne dans maison, dit-il. Elle entendit le silence

entre les poutres et le Placoplatre, sa respiration après la montée des escaliers. Ils étaient seuls et elle resta en retrait pour le laisser avancer. Au deuxième étage, ils se frayèrent un chemin entre les claquettes pour la douche et les sandales en plastique. C'était le genre d'appartement illégal standard divisé en cagibis et pouvant loger au moins huit personnes. Le premier cagibi se composait d'un range-chaussures, de contreplaqué et d'un film plastique transparent. La porte de fortune était fermée par une chaîne de vélo. À travers le plastique, elle vit un matelas. Elle approcha les yeux de la pellicule et regarda : une canette de thé Kirin pour l'après-midi.

Une alcôve servait de kitchenette. Dans sa parka, l'homme remplissait l'espace à lui tout seul, tournait sur lui-même, regardait certaines choses pour qu'elle les regarde aussi – le placard ouvert, le capharnaüm figé. Pas de murs visibles, uniquement des cartons, des sacs-poubelle boursoufflés de vêtements, des bagages. Des champignons qui flottaient dans un wok.

Réfrigérateur, dit-il. Il essaya de tirer sur la porte et se cogna la jambe. Évier, dit-il. Tout très complet. Il ouvrit le robinet et mit ses gros doigts sous l'eau, les frotta comme un homme qui caresse de la soie. Il la regarda. Leva ses doigts à son visage et goûta l'eau, essuya ses lèvres brunes, se pencha en avant et prit de l'eau au robinet, se redressa les joues gonflées, cracha dans l'évier, s'essuya de nouveau les lèvres, secoua ses doigts boudinés pour se débarrasser des dernières gouttes.

Eau, dit-il. Chaud, froid, tout.

Salle de bains, désigna-t-il. Du linge qui égouttait dans une entrée.

Il s'approcha d'elle, les manches de sa parka produisirent un chuchotement et elle recula. Voilà. Il replia un paravent qu'elle n'avait pas remarqué et désigna le matelas noirci qui se trouvait derrière.

Rien qui manque, je crois. Regarde. Tu as fenêtre. Il s'in-sinua à l'intérieur et tira sur la chaîne liée à l'ampoule nue pour montrer que la lumière fonctionnait, abaissa le store qui remonta d'un coup. Elle vit les maisons grises sur la pente raide à l'extérieur, les fils à linge, les antennes et les branches d'arbres. Les cloisons de son cagibi étaient en contreplaqué. Il n'y avait pas de cadenas pour fermer le paravent.

Matelas un peu sale. Tu peux mettre drap, je pense. Le retourner. L'été, il faut ventilateur. Tu n'as pas besoin beaucoup, je pense. C'est OK pour toi. Tu n'as pas mari, sourit-il. Tu n'as pas bébé.

Il l'attendait, debout sur le matelas mal en point.

À la porte, elle secoua la tête.

C'est bien, dit-il.

Elle mit la main dans sa poche droite et palpa son argent. Vous donner la clé.

*

Quand elle entendit la porte se fermer en bas, elle entra dans son abri et s'assit sur le matelas, pensant qu'elle allait enfin dormir. Elle retira ses baskets, ses chaussettes. Elle se tourna sur le côté et l'un des ressorts dur et rouillé qui dépassait de la toile accrocha son jean. Elle se décala. Elle se mit à genoux et vérifia combien il lui restait d'argent, frottant chaque billet de ses doigts brillants et calleux pour s'assurer qu'elle n'en oubliait pas. Ses lèvres remuaient, comptaient. Elle sortit les petites annonces de son sac, les étala devant elle et se concentra sur ce qui était écrit.

Elle retourna sur Roosevelt Avenue et, marchant d'un pas alerte, bras croisés et épaules voûtées, elle se dirigea vers l'intersection où se trouvait le métro. Une nuée de gens

en descendaient. Devant un Dunkin' Donuts, elle vit des Pakistanaïses porter leurs enfants. Puis les perdit de vue. On la bouscula. Elle suivit le mouvement de la foule, et en levant les yeux, elle vit qu'ils allaient dans Chinatown, un taillis de panneaux verticaux, de voiles de sampans et de jonques, trop nombreux pour être lus, une psalmodie bruyante qui s'élevait. Pas d'anglais. Il y avait des haut-parleurs, des slogans porte-bonheur et des bannières pour l'année du Chien. Des voix partout autour d'elle, qui appelaient, l'interpellaient. Ici, viens voir par ici ! Quelqu'un crachait dans la rue. Ça criait et courait autour d'elle, bousculait et implorait, lui attrapait la manche. On lui mit des prospectus dans la main qu'elle laissa tomber. Bouches édentées, plus jeunes qu'elles n'y paraissaient. Des clandestines originaires des villages des veuves. Gel nettoyant, massage de pieds, douche thaïe, bus pour Atlantic City. Un néon indiquant un bar karaoké s'alluma dans la nuit. Elle vit les visages innombrables d'inconnus, les ouvriers à coupe en brosse, des cageots de colza transportés à l'arrière d'une fourgonnette. Les pieds qui marchaient vers elle, les baskets que tout le monde portait, les chaussures de chantier, les bottes à talons aiguilles des femmes. Les ouvriers au faciès carré qui fumaient des Golden Crane, en Gore-Tex, en surplus militaire. Les femmes avaient les cheveux noirs, des vestes en cuir noir, des sacs à main noirs, des crinières de lionnes teintées en orange, cheveux peignés, cassés et teintés. Des visages blanchis au révélateur photo. Elle sentit l'odeur des seaux et des tuyaux. Elles se pressaient devant les balances. Tu me donnes une livre. Tu m'en donnes deux pour le prix d'une. Tu m'en donnes trois. Sois un peu honnête.

Cette foule était une rivière où voguaient des filles comme des bateaux de fleurs. Les mères examinaient les oranges sur les étals du marché. Les filles faisaient semblant d'être sages. Elles devaient laisser parler leur mère. Elles regardaient autre

chose, ce qui se passait dans la rue. Ces filles faisaient partie d'une autre société. Elle vit une jeune Chinoise seule, avec une oreille encroûtée et de faux seins, le visage rougi, luisant de sueur, défoncée.

La foule déambulait sous les voies du métro. Les panneaux publicitaires mettaient en garde contre l'hépatite. De grands Africains bleu-noir gesticulaient, vendaient des marchandises dans la rue. Peu de place pour marcher à cause des vendeurs. De la gélatine de calamar en bloc grésillait sur un gril. Elle sentit l'odeur du charbon. Les brochettes de poulet coûtaient un dollar. Mais tu ne peux rien acheter tant que tu n'auras pas de travail, se dit-elle. Dans la cohue, elle aperçut un visage américain, un type avec des tresses sur le crâne, qui lançait des regards obliques, se faufilait entre les gens, et qui se mit à la mater. Elle s'éloigna, se dirigea vers les barres d'immeubles qui existaient avant l'arrivée de tous les Asiatiques dans son genre, les boat people et ceux des campagnes avec leurs dents en or, ceux qui avaient grandi sous le communisme, contracté un emprunt et construit quelque chose. Les sacs-poubelle noirs humides s'élevaient pareils à des murs le long du trottoir, un chenal qu'il fallait traverser. Il y avait trop à voir et elle remarqua de petites choses. Elle vit une coiffure, une iroquoise noire, le crâne bronzé rasé sur les côtés, et puis elle vit le visage de l'homme, et son intuition avait vu juste, il était mexicain et effectuait des livraisons pour un homme avec un bracelet en jade qui connaissait assez d'espagnol pour lui dire quoi faire. Elle passa devant des canards suspendus à des crochets en acier dans des vitrines enfumées de graisse où elle demanderait du travail. Tout le monde lui ressemblait, se dit-elle, et elle ne voyait pas la police.

Elle était venue à New York pour une raison. Jamais plus elle ne se ferait arrêter. Elle s'installerait dans les quartiers où tout

le monde était aussi clandestin qu'elle, elle se fondrait dans la masse et ferait profil bas. Vivre comme une Américaine, tu peux oublier. C'était déjà bien d'être libre de ses mouvements. Elle préférerait se faire entuber, risquer la tuberculose, supporter la surpopulation. Elle savait se débrouiller. Dans la rue, elle guettait les agents en civil. Le journal rapportait des histoires d'expulsions du territoire, de détentions dans des lieux tenus secrets, d'abus subis par les détenus. On soupçonnait un chauffeur de taxi d'origine syrienne vivant à Morristown d'être retenu au Metropolitan Detention Center à Brooklyn. Le Bureau fédéral des prisons avait une liste de personnes enfermées, mais elle n'était pas complète. Un avocat engagé par la famille affirmait qu'on ne disparaissait pas comme ça.

Zou Lei interrompit sa lecture pour faire des redressements assis.

Je serai rapide, pensa-t-elle. Ils ne m'auront jamais.

Elle devait simplement gagner de l'argent. Payer son loyer. Manger des shishkawaps. L'air frais était gratuit.

Qu'est-ce que tu veux ? demanda la fille en anglais au McDonald's. Je parle pas mandarin.

Eau chaude. Pas thé, juste eau chaude.

Quoi ?

Tasse avec eau chaude.

Qu'est-ce qu'elle veut ? demanda le garçon avec la visière.

Laisse tomber, j'ai pigé. La fille fit un geste de la main, replia ses doigts aux ongles crochus, peints à l'acrylique, puis remplit un gobelet en polystyrène et mit un couvercle dessus.

Zou Lei replia les doigts sur le gobelet et le fit glisser sur le comptoir.

Vous donner moi cuiller ?

La fille lui donna une cuiller.

Un dollar dix-neuf.

Merci.

Non, un dollar dix-neuf.

Merci. Zou Lei recula en tenant le gobelet.

Le garçon qui s'était aspergé d'un produit pour que ses cheveux hérissés au-dessus de sa visière paraissent mouillés, revint. Qu'est-ce qui se passe ?

Elle a eu de l'eau – pour se faire un thé, j'imagine. Et là elle a pas voulu – laisse tomber.

Annule, dit le garçon. Annule, annule.

Elle trouva du travail sur Main Street dans une aire de restauration en sous-sol cachée sous un magasin Tout-à-quatrevingt-dix-neuf-cents, cachée au milieu des panneaux gigognes en chinois. À moins de la chercher, impossible de découvrir son existence. Zou Lei descendit rapidement les marches dans son jean moulant et passa d'une minuscule cuisine à l'autre en expliquant qu'elle était en quête d'un travail.

Une femme lui demanda si elle s'y connaissait. Tu peux préparer ces nouilles, là ? Tu connais cette saveur ? Un dollar le bol. Pas assez pour le profit, personne n'a d'argent. Je ne gagne pas d'argent, alors comment je te paye ? Tu ne gagnes pas d'argent en travaillant ici. C'est varié, tu prends la pou-belle et tu la sors. On ne propose pas de viande. Argent gâché. Que des légumes, tu regardes, du kabocha. Pas comme chez nous. Le client s'en fout de toute façon, donc je m'en fous. Il paye un dollar, il sait déjà qu'il n'aura rien de spécial. Il se dépêche, il mange, au revoir. L'important, c'est que c'est un dollar. On vend les saveurs du Sud légères comme l'air – les nouilles – tu vois, là. Cent, ça rapporte quinze, le tout préparé ici à Brooklyn. Quand je vends, je récupère environ trois fois le coût, et toujours, je ne gagne presque rien. Tu travailles pour pas cher ?

La patronne, qui portait une casquette de base-ball, était plus petite qu'elle et parlait avec la bouche contractée en un O serré autour de dents qui se chevauchaient. J'ai appris le business sur le Mékong. Entre deux clients, Zou Lei prit un torchon et nettoya l'inox du comptoir de service, ce que la femme fit semblant de ne pas voir. Elle portait un pendentif en or, parlait au téléphone grâce à un kit mains libres. Onze heures plus tard, une fois la bonbonne de propane fermée et la flamme éteinte, Zou Lei demanda, est-ce que je reviens demain ?

Tu peux, dit la femme.

Quand les livraisons arrivèrent, elle dit à Zou Lei, regarde, je te montre, et pointa avec sa louche l'endroit où l'homme avait déposé les cartons Goodyear Farms au sommet des escaliers. Zou Lei les descendit par deux et les empila derrière le comptoir. S'ils glissaient, elle les rattrapait avec le genou, souriait et trouvait une meilleure prise.

Elle retourna aux escaliers et réapparut en se dépêchant entre les piliers, à pas rapides, courbée par le poids d'un seau, un bras loin du corps, l'autre tendu vers le bas, l'anse en fil de fer qui lui cisailait les doigts. Arrivée à mi-chemin, elle le posa sur le tapis en caoutchouc troué pour que l'eau s'évacue à travers et elle s'assouplit la main. Quelque chose se heurta au plastique à l'intérieur. Elle contourna le seau, le souleva de l'autre main et le porta jusqu'au bout. La patronne fit sauter le couvercle et tâta les grenouilles avec sa louche.

Regarde, encore en vie.

Durant sa pause, Zou Lei montait à l'étage et observait les marchandises dans les caisses pendant que les vendeurs parlaient dans leur dialecte dont elle ne comprenait que des fragments faisant à moitié sens. Elle aperçut une silhouette avec une veste en jean et une queue-de-cheval sur un écran de télé et c'était elle. Ils vendaient des radios à piles, les mots en

rose et bleu sur l'emballage plastique signifiaient « Le son du bonheur ». C'est pratique, disaient les vendeurs. Et pas cher. Et vous pouvez apprendre l'anglais avec. Ou bien elle sortait dans l'allée pour respirer l'air frais et effectuer des fentes sous l'escalier de secours, mais des ados du Fujian aux cheveux en queues de rat la regardaient, essayaient d'attirer son attention et quand ça ne marchait pas, se moquaient d'elle. Elle veut un cul musclé pour baiser plus étroit.

Plus tard, elle poussa une autre porte et se retrouva dans un espace du bâtiment entre le sous-sol et la rue où elle pouvait être seule.

Le Mékong, c'est dans le Sud, lui dit la patronne. J'ai vécu du côté chinois. J'ai vécu en Amérique du Sud, en Équateur. J'ai tout vu. Ils sont en guerre là-bas. J'ai fait de l'argent avec la guerre, c'est mieux avec la guerre, mieux qu'ici. Parce que les gens veulent acheter des DVD, ils veulent oublier leur vie.

De ses mains calleuses, Zou Lei plongeait les grenouilles dans une marmite et allumait le propane. Elle aplatissait les cartons d'un coup de pied et les entassait dans les poubelles. Je t'inclus un repas par jour, dit la patronne. Quand Zou Lei reçut sa paye, elle fit sa lessive et arriva au travail le lendemain en mordant dans un morceau de pain tordu cuit dans de l'huile et en buvant du lait chaud. Le business, c'est une blague, dit la femme. La radio était branchée sur une station cantonaise. Zou Lei rapportait des sachets de condiments chez elle le soir.

Au cours d'une pause, elle effectua un appui renversé contre le mur et s'essaya aux pompes à la verticale, ne serait-ce que de quelques centimètres. D'abord elle retira son téléphone dont elle sentait qu'il glissait de sa poche arrière et le posa sur les escaliers. Puis elle reprit sa position en équilibre sur les mains. Elle perdit sa casquette et son chemisier lui arriva aux aisselles,

exposant son ventre plat et musclé. Elle se remit debout, puis s'accroupit, s'épousseta les mains et recommença l'exercice.

Elle partit courir autour du pâté de maisons, mais il n'y avait pas de pâté de maisons. Le quartier autour de chez elle se déployait sur plusieurs niveaux. Murs et clôtures. On descendait une rue et elle se refermait derrière soi, vous masquait, les cours et les ruelles, la paille dans la boue congelée. Les briques des bâtiments avaient perdu de leur éclat, se transformaient en pierres ponces grises. Les planches et les barricades dans les venelles qui viraient elles aussi au gris à cause du climat, les monceaux de broussailles grises effeuillées, les cosses asséchées qui proliféraient sous les fenêtres, entremêlées aux grillages rouillés. On levait les yeux vers un vieux mur depuis une allée transversale, et il y avait un arbre sur le mur, point de départ d'un autre niveau, un bâtiment, un de ces nouveaux immeubles d'habitation en copropriété, les fondations à hauteur de regard. On pouvait escalader le paysage. Maisons et murs servaient d'escaliers. C'était un flanc de colline en espalier, un labyrinthe pentu.

Des maisons d'un blanc sale étaient coincées sous d'autres bâtiments, des vœux inscrits en rouge sur les portes : Le Nouvel An chinois est juste derrière nous. Sur le tableau de bord de leur Caravan ou de leur Quest, des bouddhas. On pouvait toujours voir leur linge étendu dehors. Ils réalisaient des projets. Des plantes de plus en plus hautes, de petits dessins, un chat porte-bonheur, des sacs en plastique tissés pour faire des cordes, des cordes accrochées aux poutres, une invention à la fonction inconnue.

L'allée délabrée embaumait l'encens. Il arrivait qu'on croise une Corolla volée. Il arrivait qu'on la voie tourner en rond si une fille se trouvait dedans. Au fond, là où s'écoulait la rouille et où les grils pleuraient du charbon sur les briques, rien n'était laissé à l'abandon, un assortiment de planches et

de seaux de plâtre, une petite pyramide. Quand on entendait des voix s'échapper d'une fenêtre ouverte, elles disaient... que disaient-elles dans le dialecte du Zhejiang ?

Les ouvriers qui rentraient chez eux – ils étaient peut-être épuisés, ou sournois, avec une cigarette au bec, cigarette qu'ils fumaient au coin des lèvres, de la peinture sur les mains. Ils parlaient dans des téléphones portables, attendaient dans des pick-up. Des rallonges orange enroulées à l'arrière, une équipe de cinq ou six qui buvaient du café, de la vapeur montant du pot d'échappement, moteur au point mort – des célibataires, des cousins, un seul nom de famille.

Le soir, ils revenaient à l'appartement et mangeaient leur plat à emporter, et elle entendait leur radio à piles réglée sur la Voix du Continent, les entendait parler le mandarin standard. Chanter des ballades. La lune est ronde, la lune est ronde.

En plus des Chinois, il y avait des Guatémaltèques et des Honduriens, et d'autres d'Amérique centrale qui avaient quitté ce qu'ils appelaient les problèmes de leur pays. Ils étaient ici et partout, ici pour travailler, de l'autre côté de la voie express, au-delà des stades et de l'unisphère construite à l'occasion de la Foire internationale dans le parc de Flushing Meadows sur l'autre rive du fleuve. On les retrouvait à Corona, sauf dans ce qu'on appelait le trou dans le donut, le rond de territoire contrôlé par les Italiens. L'été, dans le parc, elle savait qu'elle verrait les SDF du Salvador la peau noircie par le soleil, elle les verrait jouer au foot avec une bière, leur caddie garé sous un arbre comme un cheval en train de brouter, les pans de leur chemise drapés dessus. Les Chinois en jean et veste en jean, elle les voyait à l'instant qui rentraient chez eux couverts de poussière de plâtre, ou encore la brebis galeuse défoncée, au fond de ce labyrinthe de venelles.

On rencontrait des Indiens, ils faisaient l'accueil, travaillaient dans les technologies de l'information. Ils possédaient une

série de commerces sur l'artère principale : vidéo, coiffure, épiceries penjabies. Panneaux au néon, véranda au premier étage et antennes paraboliques. Des Pakistanais qui vivaient au-dessus de leur magasin de l'autre côté de Cherry, à côté du store en lambeaux du Little Kabul.

Sur Franklin, on pouvait tourner dans la mauvaise rue, et à la ruelle suivante, dans cette cour envahie de chats, aux arbres bouffés par le cancer, ceux qui avaient l'air recuits, fondus, refroidis et qui avaient durci dans cet état. Le genre de grand portail qu'on voit autour des fourrières. Les ordures dans l'appentis, l'arrière du bâtiment, un drapeau américain troué. Chaque module doté d'une porte en fer peinte de la couleur du dentifrice Crest. Ça disait Dingo à la bombe aérosol. Sur les fondations à hauteur de poitrine, Épave, Remy, Slugz, '92. Les graffitis s'effaçaient. Des Asiatiques vivaient dans les petits immeubles, mais on lisait le mot Meurtre tracé à la peinture fraîche et où menait donc la ruelle ? On aurait pu se hisser à travers les fenêtres accessibles du premier étage que personne ne surveillait, mais on n'avait pas envie de le faire.

Il régnait dans ces rues ce que certaines personnes appelaient une culture, celle qui préexistait aux Asiatiques. Franklin toujours dans la place, disaient-ils. Ça partait d'aussi loin que Hillcrest et s'étendait jusqu'à Woodside et Sutphin. Ils étaient hispaniques, noirs et irlandais, avaient le crâne rasé et ils comparaient leur degré de violence au vôtre. Ça continuait encore jusqu'aux Rockaways et au « South Suicide Queens » comme dans la chanson d'Onyx. Ils parlaient gros caïds, fêtes de quartiers mémorables et amitiés indéfectibles entre les cinq boroughs.

À partir de là, le bus descendait à fond de train et l'espace s'ouvrait sur un champ, un cimetière, sur un genre d'ombre plus vaste. On apercevait des femmes en burqa noire qui attendaient le bus, peu désireuses de parler à des inconnus. Ou bien

qui n'attendaient pas, emportaient ce qu'elles avaient avec elles et continuaient à pied, emmenaient des petites filles en burqa, poussaient un caddie contenant un sac de riz de neuf kilos parfumé au jasmin. Elles recevaient des aides alimentaires, un statut de réfugiées. Quel que soit le morceau de peau laissé apparent – les mains, le contour des yeux –, il avait été tanné par le soleil dans un champ de pétrole en feu.

Le champ était beaucoup plus immense qu'on ne l'aurait imaginé. Elle courut, courut longtemps, sous les arbres, évita les fossés, les zones où des engins de chantier avaient imprimé la marque de leurs pneus dans le sol, elle courut dans l'instant subliminal qui précède l'aube en hiver, la glaise grise et granuleuse qui venait lui lécher les pieds, les maisons qui faisaient sentir leur présence au-delà des arbres. Devant elle, toutefois, seul le lointain s'étirait. Elle traversa une rue, le parc continuait. Pendant qu'elle courait, le ciel se modifia : l'aurore. Elle finit par s'arrêter quelque part sur le losange d'un terrain de base-ball, apparemment pas plus proche des tours d'habitation qui se dressaient comme des montagnes sur l'horizon, exerçant sur elle le même magnétisme que celui qu'elle avait connu enfant.

Son survêtement était trempé de sueur, alors elle revint en courant, le soleil dans le dos. Les Chinois faisaient du tai-chi dans les jardins botaniques.

Son corps tressaillit. Il grogna. Le banc était glissant et il déplaça ses jambes prises dans leur jean sale, une chaussette lui tombait du pied, le treillis, la veste de camouflage et le drapeau américain, son corps et son équipement éparpillés.

Son cerveau turbinait mais il n'était pas réveillé. La lumière blanche du soleil se déversait par la fenêtre et lui parvenait à travers ses paupières. Il faisait une chaleur à crever. Ils roulaient et il voyait la route défiler, sentait les vibrations. Le métal était brûlant au toucher. Le bruit était assourdissant, les vibrations l'enveloppaient et lui remplissaient les oreilles, la chaleur aussi. Une rangée de palmiers surgit dans la laideur du désert.

Il observait le bas-côté qui se précipitait sans cesse vers lui, tressautait dans sa mire métallique, les pauvres gens à la peau sombre sur le bord de la route, leurs animaux et les chèvres, les petites chèvres blanches, les tentes et les tapis pour y vendre tout ce qu'ils pouvaient, du pain, des souvenirs, du haschisch, et puis l'étendue de rien, la terre plate.

Dans son rêve, il savait ce qui se passait. À leur arrivée la première fois, ils n'avaient pas su, ils avaient encore tout à apprendre. Leur unité avait assuré la sécurité d'un colonel sur des missions de reconnaissance d'une journée aussi appelées

MR qui duraient jusque dans la nuit, et avait assisté à très peu de combats. Si c'est ça la guerre, je suis déçu, dit Nowling en couvrant la zone à protéger dans la chaleur spectaculaire. Ils levèrent les yeux vers la file de véhicules près des hauts gradés agglutinés autour du colonel en tenue de camouflage impeccable qui désignait certaines caractéristiques du paysage. À l'occasion, ils entendaient le bruit d'affrontements et, la nuit, ils regardaient l'éclair des échanges de tirs et sentaient les grondements sourds dans le sol. Il était difficile de dormir. Les gars disaient ma copine me manque. J'ai envie de baiser. Ils avaient la charge d'un check-point et ouvrirent le feu sur une voiture. Leur toubib de Opa-Locka en Floride vida un sachet de produit antihémorragique dans la poitrine d'un Irakien. La tête de la maman avait disparu. Livide, Sconyers courut chercher une peluche pour leur fille. Ils versèrent l'eau d'une gourde sur les mains du toubib et le liquide s'évapora en gouttant sur la route. Quelqu'un prit une photo du siège avant du véhicule.

Ils virent des militaires de sociétés privées et des types des Forces spéciales en chapeaux de brousse arborant d'autres armes que les leurs, des fusils de précision à canon long. Dominguez raconta qu'il leur avait parlé et que c'étaient des Britanniques. Le colonel avait disparu. Les rumeurs abondaient, ce qui se préparait, ce qu'on disait sur CNN. Ils croisaient la route d'autres unités, des soldats qui avaient été pris dans de violents combats dans des maisons et ils éprouvaient de la rancœur, comme s'ils voulaient taper quelqu'un et que ce quelqu'un, c'était vous. Le capitaine Friedman leur dit de se montrer respectueux. Il les briefa sur les individus les plus recherchés en Irak à ce moment-là. Puis on ordonna à chacun d'écrire une carte postale officielle à sa famille. Ils découvrirent un hangar rouillé dans le désert censé contenir des armes chimiques. Les Forces spéciales se retirèrent en fumant

des cigares pendant qu'eux pénétraient dans le bâtiment. Des barils pourrissaient dans la fournaise. On scinda la compagnie. Ils construisirent des latrines à partir des barils et brûlèrent leur merde avec du diesel, masque à gaz sur le visage.

Ils apprirent qu'on leur confiait une zone de six cent cinquante kilomètres carrés. Les choses s'accéléchèrent. On les divisa en sections, les sections en escouades, les escouades en groupes et les groupes en sous-groupes. La nuit ils menaient des raids dans les villes le long du canal. Avant de se lancer, ils se tournaient autour pour vérifier l'équipement des uns et des autres, enfournaient du tabac à chiquer, se donnaient une tape sur le casque et hurlaient bouffez-les ! La journée, ils patrouillaient dans le secteur en voiture, voyaient des Irakiens courir le long de la route et les interpellaient. Ils tombèrent sur des maisons en pisé en train de brûler, une fumée noire qui s'en élevait, des vêtements dans la rue. La mosquée fut détruite. Cette odeur, tu la connais. Surgi de nulle part, quelqu'un beuglait contact à neuf heures ! et ils déchargèrent sur les toits. Ils y allèrent à feu roulant, passèrent toute une bande de munitions dans la M240. Seulement après ils vérifièrent que personne n'était touché, et furent incapables de prouver qu'ils avaient essayé des tirs. L'adrénaline, c'est pas de la blague, dit Dominguez.

Dans les sous-sols, ils trouvèrent des équipements électroniques, des torchons raidis, un livre de prières qui tombait en poussière. Les enfants les dévisageaient. Les cadavres étaient rares au début, mais ensuite, ils en virent partout. Certains momifiés par les flammes. Une bombe explosa et recracha quelqu'un par une porte. Cette odeur, ça brûle les cheveux. Un camion les dépassa, rempli d'hommes barbus affichant une expression satisfaite. Pourquoi on les laisse partir ? demanda Sconyers. Je comprends pas – Sconyers qui avait un exemplaire

du rapport de la Commission sur le 11 Septembre dans son sac de combat.

Parce qu'on est dans l'armée. Parce que c'est leur pays. Parce que tout ça est pas censé être logique.

Une nuit, ils remontèrent à la nage la tranchée d'un égout pour sécuriser les lieux afin que les Forces spéciales puissent capturer un individu hautement recherché. La mission fut annulée et ils durent rentrer par le même chemin. Arrivés au hangar, ils se déshabillèrent et se débarrassèrent de toute cette merde avec l'eau de leur gourde. Puis, ils nettoyaient leurs armes. Personne ne ferma l'œil. Ils avalaient des compléments alimentaires brûleurs de graisse. Quel que soit le bruit produit par la ville, il leur parvenait toujours. Nowling ouvrit la bouche et le tabac à chiquer s'écoula en un long filet brillant de bave, puis il vomit. On est quel jour ? Le quatorze, je crois. Le sergent Hells Angels dit, je compte sur vous pour tenir le coup, les gars. Tous les soldats lâchèrent un hooah. En allant en ville, ils essayèrent des tirs et ça n'était pas leur imagination. Une attaque éclair. Les échanges de coups de feu s'intensifièrent. Ils savaient que des gens étaient postés sur les toits. Ils visaient tout, les plaques balistiques, les chaussures et les casques en Kevlar. Le sergent Rogers prit une balle dans le bras. Je peux encore bouger les doigts. Médaille assurée, bordel. File-moi une taffe. Hé, Jones, prem's pour la médaille.

Bouge pas, dit leur toubib.

Le toubib m'en veut à mort. Tu crois que je rentre à la maison ?

Quinze jours après leur arrivée sur zone, un véhicule non blindé roula sur un EEI et ils perdirent Chidester. L'explosion jaillit de la route et s'envola, à croire qu'elle avait des ailes de chauve-souris. Dans le véhicule qui suivait, les oreilles de Skinner éclatèrent comme des enceintes trop saturées.

L'évacuation des blessés se fit dans le désordre. Il y avait un tas de lave noire séchée par terre et son esprit se focalisa là-dessus plutôt que sur les tâches qu'on lui avait assignées. De retour à la base, la section était en piteux état. On ordonna à Lawson de laver le sang et Lawson répondit, je ne vois pas la nécessité de le faire. Les oreilles de Skinner sifflaient toujours. On leur ordonna de ressortir aussitôt et ils passèrent la nuit en vigie, scrutant le terrain en infrarouge. Il paraît qu'on va bombarder la ville par voie aérienne. Seigneur, laissez-moi tuer quelqu'un ce soir. Ils passèrent des jours torse nu sur la base, la peau pâteuse d'avoir macéré sous leur équipement de protection, et le corps couvert de cloques à cause de la chaleur, lunettes de soleil sur le nez, fumant leurs cigarettes, les yeux rivés sur leurs pieds qui pelaient.

Bombardez-les tous, ces gros connards.

Ça arrivera pas.

Balancez-leur Willie Pete¹ et brûlez-les vifs, tous autant qu'y sont. Et si, ça arrivera. C'est pour ça qu'on est ici à rien faire.

En fait, il y avait des tensions entre le capitaine Friedman et le bataillon. À son retour, il dit, vu le genre d'attaques qu'on a subies, ça discute au sujet de nos chances de survie. Il choisit ses mots avec précaution. Il faudra s'adapter. Ils rompirent les rangs. À la fin du mois, un deuxième monument funéraire fut installé à côté des barils pourrissants. Donc en fait, Lugo n'avait pas survécu non plus. Pourquoi fallait que tu me dises ça ? demanda Lawson. Il rejeta le bras que l'aumônier avait posé sur ses épaules. Le colonel débarqua et parla de méthodes de combat visqueuses. Il a dit vicieuses, là ? Quand il fut parti, leur capitaine leur expliqua la meilleure façon d'honorer leurs morts. Ils installèrent un blindage de fortune sur leurs camions et retournèrent en ville.

1. Phosphore blanc.

La puanteur était inimaginable. Ils passèrent devant des villas dotées de terrasses avec balustrades en fer forgé et Skinner chercha du regard les familles qui avaient vécu là. À la place, il vit des hommes barbus équipés de téléphones portables, de montres brillantes. L'un d'eux avait perdu un œil, ça se voyait. À certains endroits, les murs perforés ressemblaient à de la dentelle. À travers les trous, on apercevait du mouvement, on entendait du bruit et puis on voyait des chiens qui déchiquetaient quelque chose dans les gravats. Un escalier isolé encore debout qui ne menait nulle part. Sergent, je tue qui aujourd'hui ? demanda Lawson. Ils atteignirent un bus posé sur ses essieux. Une femme à la tête couverte sortit vider un seau dans le lac de merde par terre. La journée n'en finissait pas. Skinner se déplaça dans la lumière aveuglante, portant son matériel contre lui, allant et venant, surveillant les alentours, passant le pouce sur la sécurité de son arme, se dressant dans les décombres, se sentant épié, mâchonnant le tuyau de sa poche d'hydratation, aspirant l'eau, goûtant le plastique chaud riche en bactéries.

Le temps filait ou passait au ralenti. Il nous reste combien de temps à tirer ? demanda Nowling, et les gars lui répondirent de la fermer. Attends voir. Il compta sur ses doigts courtauds, mais n'aboutit à aucune conclusion. Pendant une semaine, une autre unité bivouaqua avec eux. Skinner surveilla leurs prisonniers basanés en route pour Abou Ghraïb qui mangeaient leur ration individuelle avec leurs menottes en plastique comme des contorsionnistes. Le monde extérieur semblait loin et irréel. Il les regardait prier, murmurer les yeux fermés, le front pressé contre le sol. En ville, un haut-parleur au son éraillé lançait l'appel à la prière.

Allah peut pas vous aider, dit un soldat du Sud profond. Chuis là, maintenant.

Ils tuèrent la chèvre d'un fermier et Broadbent la fit cuire dans un baril, à la jamaïcaine. C'était censé être la veillée funèbre de Chidester. Le traducteur pouvait leur avoir du haschisch. C'était un genre de célébration. Ils racontèrent des anecdotes sur Chidester, sur l'homme qu'il avait été.

Au milieu de la nuit, le capitaine Friedman sortit du hangar et vint droit sur eux.

Est-ce que les enfoirés parmi vous qui boivent de l'alcool de ces putains de hadjis voudront se joindre à moi pendant que j'informerai les familles de vos potes qui se feront buter à cause de vous ?

Skinner baissa la tête.

Profitez bien de votre petite sauterie de merde.

Le capitaine s'éloigna et ils tournèrent les yeux vers la lueur orange foncé qui flottait dans le baril. Leur traducteur leur vendait des pilules. Le pantalon de Dominguez était trop grand. J'ai dû perdre au moins dix kilos. Tout le monde était maigre.

Lors d'une dispute, deux gars menacèrent de se balancer des grenades à la tête. Voilà le topo, dirent les chefs d'escadron. Les gosses à problèmes, la prochaine fois, c'est toute l'unité qui leur foutra sur la gueule. J'ai bien dit toute. Et si ça marche pas, ils se boufferont de la grenade pour de bon. Et c'est moi qui la leur ferai avaler.

En plein jour, ils tombèrent sans crier gare sur un gamin qui dissimulait un engin explosif sous un sac en plastique au bord de la route et ils le prirent en photo.

Je supporte pas l'angoisse, dit Jones au toubib. Je serais capable de n'importe quoi pour qu'on en finisse.

Alors il faut que tu t'adresses à l'infirmier qui s'occupe du stress au combat, pas à moi.

Une rumeur circula qu'on allait les envoyer ailleurs, mais ils savaient que c'était faux. Ils ne croyaient rien de ce qu'ils

entendaient. Ils reçurent un nouvel approvisionnement. Vous faites une chaîne, dit le conducteur. Moi, le moteur doit tourner pour brûler de l'essence. Les munitions formaient un cube de quasi trois mètres de côté. Le Texan avec la radio nettoyait les contacts de la batterie avec la gomme d'un crayon et vérifiait trois fois qu'elle était chargée avant de sortir. Les températures continuèrent de grimper, si c'était possible, et il y eut un cas d'insolation, Pomerant. De l'opinion générale, il faisait semblant. Ils étaient de moins en moins nombreux. Un bâtiment explosa alors qu'ils se tenaient devant et Danzig, un gars qui avait fait de la lutte au lycée, disparut. Le cerveau de Skinner interpréta un morceau de métal tordu comme un corps calciné et crucifié, alors que ça n'était pas ça. Un tireur d'élite logea une balle dans la tête de leur sergent-chef. Il se précipita sur son casque en Kevlar comme sur un ballon de foot mal envoyé, l'attrapa et le remit. Des types s'écartèrent d'un bond comme s'il était couvert de guêpes.

Ils partirent détecter des EEI à pied, sur les routes le long du canal. Skinner n'arrêtait pas de penser, c'est la dernière chose que tu verras, la terre rouge et le soleil qui tape dessus.

Un gars portant des lunettes de soleil de marque prétentieuses ainsi qu'un jean moulant vint à leur rencontre dans la chaleur miroitante. Il tirait un petit garçon sale par le poignet. Le gamin était pouilleux, avait les cheveux pleins de terre poudreuse. L'homme fit semblant de ne pas remarquer les armes braquées sur sa poitrine. En montrant les habitations dévastées, il dit :

Ces gens sont ennemis. Je suis ami. Vous venir à moi pour coopération.

Il sentait le parfum, une fragrance de boudoir, féminine, écœurante, lourde.

Je te connais pas, dit Graziano en frottant sa mâchoire couverte d'une barbe noire.

Toi connaître. Crois-moi.

Skinner vit l'intérieur d'une salle verte qui avait servi d'école. Le mobilier avait été entassé contre les fenêtres. On apercevait les bâtiments carbonisés de l'autre côté de la rue entre les pieds entremêlés des bureaux. Les mouches grouillaient dans les yeux et la bouche des enfants à terre. Il porta son mouchoir à son nez pour pouvoir respirer.

Quand ils roulaient et que le vent chaud soufflait sur eux, il le nouait sur son visage pour se protéger du sable. Il l'utilisa en démontant son arme pour essuyer le percuteur, laissant les traces noires sur le tissu qui sentait la cordite et l'huile synthétique.

Jambes croisées, il fit tomber les cartouches de ses chargeurs, et, à son rythme, il nettoya chacune individuellement avec son mouchoir, la cigarette aux lèvres, les ongles noircis par la cordite, puis les réinséra l'une après l'autre, se servant dans le bol de bonbons qu'était son casque et les remit dans les chargeurs qu'il tapotait contre son casque quand il le portait avant de les enclencher dans son arme.

Ils surnommaient leur capitaine Freebird. Repos, dit-il. Il se tenait devant un tableau blanc sur un chevalet, marqueur à la main. Leçons retenues. On sait qu'ils communiquent. On sait pour les téléphones portables et les haut-parleurs de la mosquée. En restant plus de cinq minutes au même endroit, vous entrez dans la zone rouge. Un compte à rebours doit se déclencher dans la tête de chacun. Les routes qui sont meubles, ils peuvent les creuser, alors évidemment, pour nous, ce sont des secteurs dangereux. Dès qu'une route enjambe un ruisseau ou une conduite d'égout, ils peuvent mettre quelque chose en dessous. Il faut aussi surveiller les bas-côtés. S'il n'y a pas de visibilité, ça veut dire qu'ils peuvent s'approcher de la route à votre insu. Par ailleurs, les munitions sont de plus en plus puissantes. Il dessina un cercle sur le tableau. Dans ce rayon,